

LE CARACTÈRE RURAL DES MUSIQUES AFRO-CUBAINES DE LA PROVINCE DE MATANZAS À CUBA

par Ph. Ciminato et P. Banchereau



*Batalero du grupo Omo Layé, temple de Yemayá du Central Álava,
Photo Neil Leonard, 2016/2017*

À propos des auteurs :

Ce document est à l'origine un mémoire de DEM de fin d'études du Conservatoire de musique de Toulon-Provence-Méditerranée, réalisé par Philippe Ciminato, diplômé en mai 2019. Il a été amplement revu et corrigé par Patrice Banchereau, professeur de Musiques Cubaines dans le même conservatoire du même nom.

PRÉSENTATION

Ce mémoire constitue l'une des UE de culture du DEM de Musiques Cubaines 2019. Il tente de démontrer comment, au contraire de ce qui se passe dans la province de La Havane, les musiques afro-cubaines de la province de Matanzas sont présentes à la campagne, au moins autant sinon plus qu'en ville. Au XIX^e siècle, une grande partie de la population noire *matancera* était constituée des esclaves présents dans les grandes plantations de la région de Colón-Perico-Jovellanos-Agramonte, au sud-est de la province.

TABLE DES MATIÈRES

1. Préambule – Description du sujet du mémoire.....	p.3
2. Introduction	
2.1 Brève histoire de Cuba.....	p.7
2.2 L'époque du <i>trapiche</i> – Cuba dans une Amérique colonisée (1492-1763).....	p.8
2.3 L'époque de l' <i>ingenio</i> - Sa Majesté le sucre (1763-1886)	p.10
2.4 L'époque du <i>central</i> – La Méditerranée américaine (1886-1959).....	p.12
3. La Province de Matanzas et ses particularités historiques	
3.1 Brève histoire de sa colonisation.....	p.14
3.2 Du sucre et des rails.....	p.19
3.3 À propos des noms de famille des esclaves cubains.....	p.20
3.4 <i>Cabildos, ingenios et palenques</i>	p.21
4. Musiques Urbaines à Matanzas, Cárdenas et Jovellanos	
4.1 Des rituels des <i>Bozales</i> à ceux des Créoles : un changement fondamental.....	p.24
4.2 Groupes folkloriques et <i>rumba matancera</i>	p.25
4.3 Le cas de la famille Baró de Jovellanos.....	p.27
4.4 Les <i>abakuá</i> de Matanzas et de Cárdenas.....	p.29
4.5 Le dernier foyer du <i>brikamo</i> à Cuba.....	p.30
4.6 Le <i>iyesá</i>	p.31
4.7 Les derniers tambours <i>egbado</i> de Cuba : les tambours d'Olókun d' <i>Oba Tero</i>	p.33
4.8 Le spiritisme <i>matancero</i>	p.34
5. Les Styles ruraux disparus de la province	
5.1 La <i>yuka</i>	p.38
5.2 Le <i>tambor de cáñamo</i>	p.39
5.3 Le <i>bembé de marimbula</i>	p.40
5.4 La <i>tumba francesa</i>	p.40
5.5 Le <i>kinfuiti</i>	p.41
5.6 Les tambours <i>kuelé</i>	p.41
6. Les Styles ruraux toujours vivaces	
6.1 Les dernières traditions <i>arará</i> de Cuba.....	p.42
6.2 Les derniers <i>Gangá</i> de Cuba à Perico.....	p.47
6.3 Les musiques des <i>Lucumí</i> : <i>batá, güiro</i> et <i>bembé</i>	p.49
6.4 Le <i>palo</i> rituel et la <i>makuta</i> profane des <i>Congos</i>	p.56
6.5 Le cas particulier de deux <i>ingenios</i> du XIX ^e siècle : <i>Álava</i> et <i>San Ignacio</i>	p.58
7. Conclusion.....	p.68
Bibliographie – Sites internet consultés.....	p.69

1 - PRÉAMBULE

Parmi tous les styles de musiques traditionnelles présents à Cuba, qu'ils soient venus d'Afrique ou d'Espagne, ceux joués dans la capitale havanaise prévalent souvent sur ceux des autres provinces. Il est naturel de penser que la forme de l'île – 1 100 kms d'est en ouest sur 160 kms au maximum du nord au sud¹ – implique que l'on ne joue pas les mêmes musiques dans les régions très éloignées les unes des autres.

On sépare généralement les styles d'*Oriente* – de la moitié est de l'île, à ceux d'*Occidente*, la moitié ouest.

En outre, aucune musique de Cuba ne peut être qualifiée de **native** ni d'**endémique**, puisque les habitants primordiaux, les Indiens caraïbes, ont disparu.

Les musiques cubaines ont donc des origines soit :

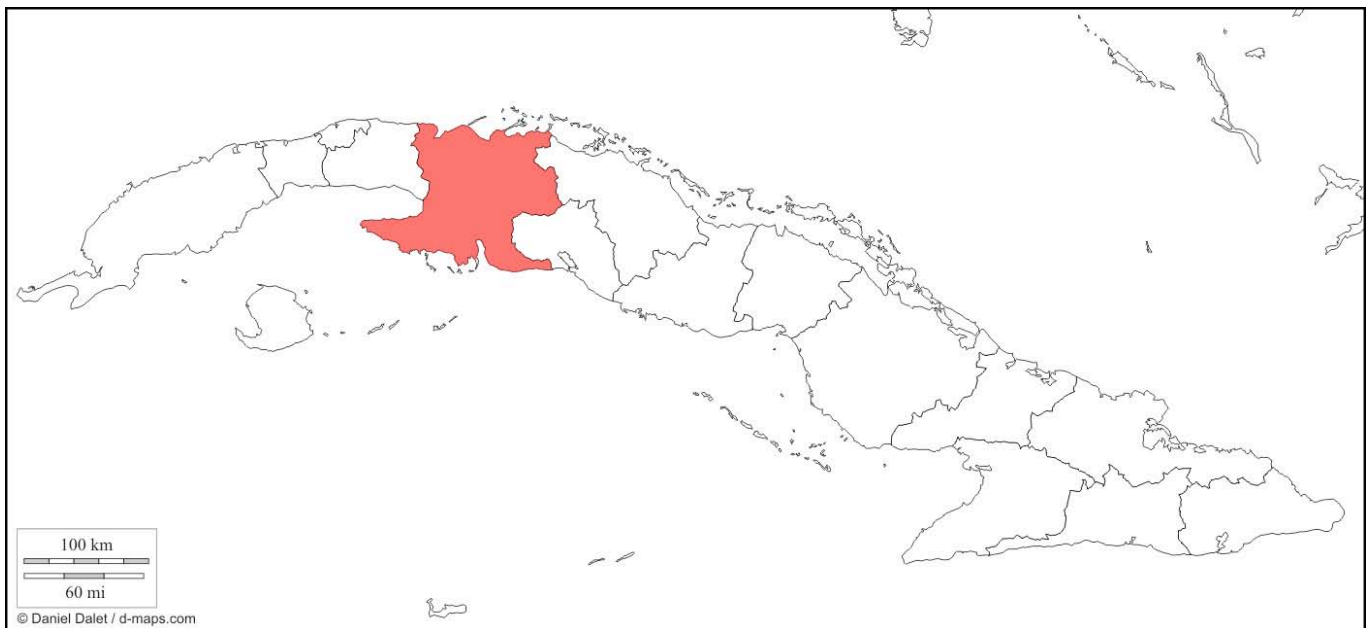
-**Européennes**, espagnoles et canariennes pour la plupart, même si l'on peut dans certains cas noter une certaine influence française et anglaise dès le XIX^e siècle, voire américaine à partir des années 1900. Elles sont regroupées dans le genre dit *hispano-cubano* ou ***música popular***.

-**Africaines**, puisqu'on estime qu'entre 1513 et 1886, les Européens ont importé à Cuba près de **4 millions d'esclaves**. Toutes celles-ci sont cette fois regroupées dans le genre dit ***afro-cubano***.

La grande majorité des musiques cubaines est contenue dans ses deux genres, et on peut également les opposer ainsi :

- musiques rituelles** (*afro-cubano*) et
- musiques festives** (*música popular*).

Un troisième genre est constitué des musiques qui sont arrivées des **Caraïbes** (via l'Europe ou l'Afrique), comme le *Vodú*, venu d'Haïti au tout début du XIX^e siècle (après la Révolution de 1804), qui a impacté toute la partie dite *Oriente* à Cuba.



La province de Matanzas parmi les 16 actuelles autres provinces de Cuba.

¹ Dans la province d'Artemisa, au sud-est de *Ciudad Habana*, la distance qui sépare les deux côtes n'est que de 40kms.

En *Oriente*, trois pôles culturels importants se dessinent, autour des villes de **Santiago de Cuba**, de **Guantánamo** et de **Camagüey**², où trois couches successives se sont superposées :

-les musiques présentes avant l'arrivée des Français d'Haïti et de leurs esclaves, qu'elles soient *afro-cubaines* ou *populaires*.

-les musiques venues d'Haïti à partir de 1800, qualifiée d'*afro-haitiennes* mais dont certaines, comme la *tumba francesa*, pourraient être considérées comme *populaires* (dans le sens *profane* et *festif*). Curieusement, elles sont toutes rassemblées dans le genre hybride dit *haitiano-cubano*, ou *franco-haitiano-cubano*, finalement lui-aussi inclus dans l'*afro-cubano*.

-les styles venus de La Havane, comme les tambours *batá*, arrivés à Santiago au milieu des années 1970, ce qui démontre l'influence de la capitale sur les provinces les plus éloignées. Dans la *música popular*, à l'inverse, Santiago a eu une influence sur la capitale car elle est considérée comme le foyer originel du *son* et que bien des personnages importants de la *trova tradicional* comme Sindo Garay sont *santiagoueros*.



Découpage administratif de 1827 en trois provinces ou *departamentos*.

Il existe bien dans l'île des musiques d'un genre dit *música tradicional*, qui concerne les musiques hispano-cubaines du XIX^e siècle, soit qu'elles soient rurales ou *campesinas*, comme le *punto guajiro*, ou urbaines comme la *trova tradicional*, dont une variante, la *clave ñañiga*, possède d'évidentes connexions avec la musique afro-cubaine *abakuá*. En Europe, on se refuse à considérer ces musiques comme traditionnelles, comme presque toutes celles qui sont chantées en espagnol, la *rumba* et la *tonada trinitaria* mises à part.

Les musiciens occidentaux désirant pratiquer les musiques traditionnelles cubaines sont majoritairement des percussionnistes et des chanteurs (sans oublier les nombreux danseurs). Ils se tourneront naturellement vers l'*afro-cubano* (l'afro-cubain), où la langue espagnole est parfois présente, certes, mais où l'on chante majoritairement en langues africaines : en yoruba³, en kikongo, en fon, en efik, en banta, mais également en créole haïtien, appelé *patois* en *Oriente*.

Ces musiciens étudieront la plupart du temps d'abord les styles havanais, tant la musique de la capitale est importante. Certains s'intéresseront également aux styles musicaux d'*Oriente*, malheureusement peu joués en Europe⁴.

D'autres se tourneront vers la musique de la **province de Matanzas**, mais auront également peu de chances de les jouer en Europe. Le tambour *batá* de style *matancero*, en est un bon exemple, tant il est particulièrement peu pratiqué sur le vieux continent. Beaucoup de percussionnistes jouant le style de La Havane renonceront même à l'étudier, tant la technique de jeu et le répertoire sont différents.

² En 1827, on a redécoupé l'île en trois départements (d'où le titre du *danzón* célèbre *Tres Lindas Cubanas* d'Antonio María Romeu) : **occidental**, **oriental**, et **central**. C'est dans ce dernier que la province de Camagüey (dont le nom était à l'époque Puerto Principe) sera située, même si certains continuent à penser, à juste titre, que sa culture est plus proche de celle d'*Oriente*. Il est à noter qu'à cette époque la zone marécageuse de la *Ciénaga de Zapata*, où se trouve la célèbre Baie des Cochons, ne fait pas encore partie de la province de Matanzas.

³ Pour la graphie du mot **yorouba** (en français), nous préférons employer la graphie cubaine **yoruba**.

⁴ Ces styles ont été amplement étudiés et décrits par deux chercheurs français spécialistes, l'ethnomusicologue **Daniel Chatelain** et le musicien lyonnais **Daniel Mirabeau**, qui ont largement partagé leurs écrits et leurs films sur les réseaux sociaux.

Dans la province de Matanzas, on joue, on chante et on danse traditionnellement tous les styles afro-cubains joués dans celle de La Havane, mais d'une autre manière :

- yoruba (*batá, güiro, bembé*),
- congo (*palo, makuta*),
- iyesá⁵
- abakuá (à Matanzas et Cárdenas)
- arará⁶ (à Matanzas, Cárdenas, Agramonte, Perico et Jovellanos)
- espiritismo
- rumba (*yambú, guaguancó et columbia*)

On y joue en plus des styles qui n'existent pas (ou plus) à La Havane comme le *bríkamo* dans la ville de Matanzas et le *gangá* de Perico.

Cette opposition de style, dans deux provinces pourtant voisines, fait que l'on constate parfois un certain dédain chez quelques musiciens havanais pour les musiques *matanceras*, parce qu'elles sont rurales par essence, qu'elles sont « *cosas del campo* » – et donc considérées comme inférieures par rapport à celles jouées dans la capitale. Mais les musiciens afro-cubains havanais, dans leur grande majorité, témoignent généralement d'un profond respect pour les traditions *matanceras*, même si elles sont différentes des leurs.

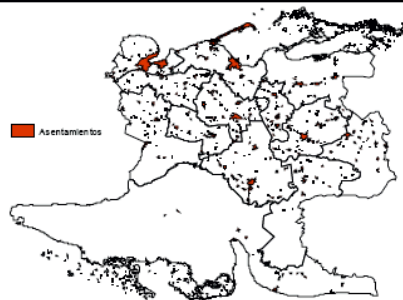
Dans ce mémoire nous allons tenter de décrire comment et pourquoi, au contraire d'une province havanaise où la culture afro-cubaine est fortement centralisée, focalisée même, sur la ville de La Havane et sur ses banlieues, dans la province de Matanzas elle est dispersée au quatre coins du territoire.

MATANZAS



Asentamientos urbanos y rurales, por provincias y municipios
Censo de Población y Viviendas, año 2002

CODIGO	PROVINCIA/MUNICIPIO	Asentamientos				
		Total	Urbanos	%	Rurales	
01	Matanzas	452	73	16,2	379	83,8
01	Matanzas	28	3	10,7	25	89,3
02	Cárdenas	45	11	24,4	34	75,6
03	Martí	26	4	15,4	22	84,6
04	Colón	47	7	14,9	40	85,1
05	Perico	32	4	12,5	28	87,5
06	Jovellanos	56	7	12,5	49	87,5
07	Pedro Betancourt	24	6	25,0	18	75,0
08	Limonar	42	5	11,9	37	88,1
09	Unión de Reyes	41	7	17,1	34	82,9
10	Ciénaga de Zapata	17	3	17,6	14	82,4
11	Jagüey Grande	35	5	14,3	30	85,7
12	Callimete	25	7	28,0	18	72,0
13	Los Arabos	34	4	11,8	30	88,2



Población por municipios y porcentaje respecto a la provincia, en orden descendente, año 2009

CODIGO	MUNICIPIOS	Población	% respecto a la provincia
	Matanzas	690 223	100,0
01	Matanzas	152 354	22,1
02	Cárdenas	135 722	19,7
04	Colón	71 124	10,3
11	Jagüey Grande	60 324	8,7
06	Jovellanos	59 182	8,6
09	Unión de Reyes	37 377	5,4
07	Pedro Betancourt	31 958	4,6
05	Perico	30 686	4,4
12	Callimete	28 980	4,2
08	Limonar	26 053	3,8
13	Los Arabos	24 829	3,6
03	Martí	22 300	3,2
10	Ciénaga de Zapata	9 334	1,4

⁵ Le *iyesá* havanais n'est plus pratiqué traditionnellement dans la capitale depuis longtemps : seuls le jouent les **ensembles folkloriques**, comme le *Conjunto Folklórico Nacional* ou *Raíces Profundas*.

⁶ L'*arará* de la capitale a pratiquement disparu traditionnellement également.



2. INTRODUCTION

2.1. Brève histoire de Cuba

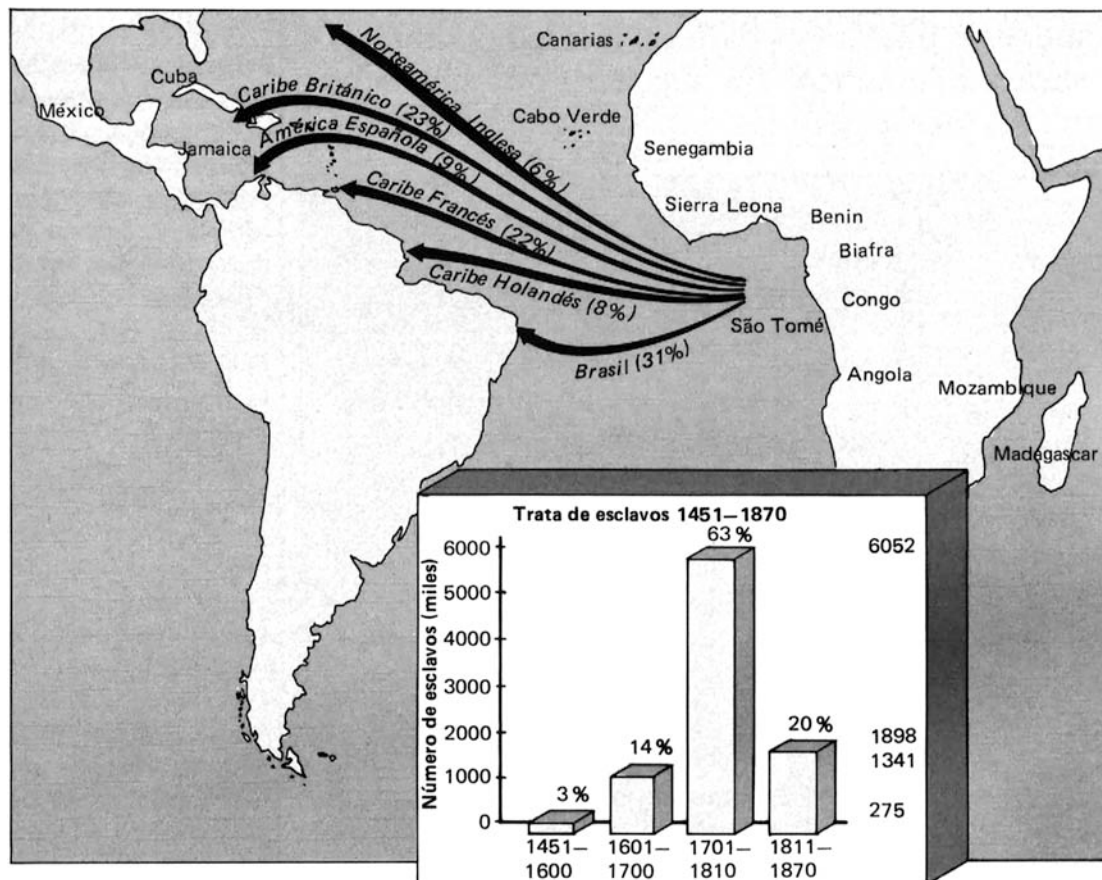
Cuba a eu besoin d'esclaves pour remplacer les Indiens caraïbes. Une fois les mines d'or épuisées, les premiers Africains importés dans l'île ont travaillé soit à la ville comme domestiques ou comme travailleur des rues, soit à la campagne, dans plusieurs types d'entreprises agricoles :

-des fermes productrices de bétail et de cultures vivrières, même si on y a compté assez peu d'esclaves en proportion, car leur nombre fut plus important dans les plantations produisant des produits destinés à l'exportation :

- du tabac, nécessitant assez peu de main d'œuvre,
- du café, et surtout
- du sucre et ses produits dérivés (mélasses et alcools).

Les plantations sucrières ont employé la grande majorité des esclaves cubains.

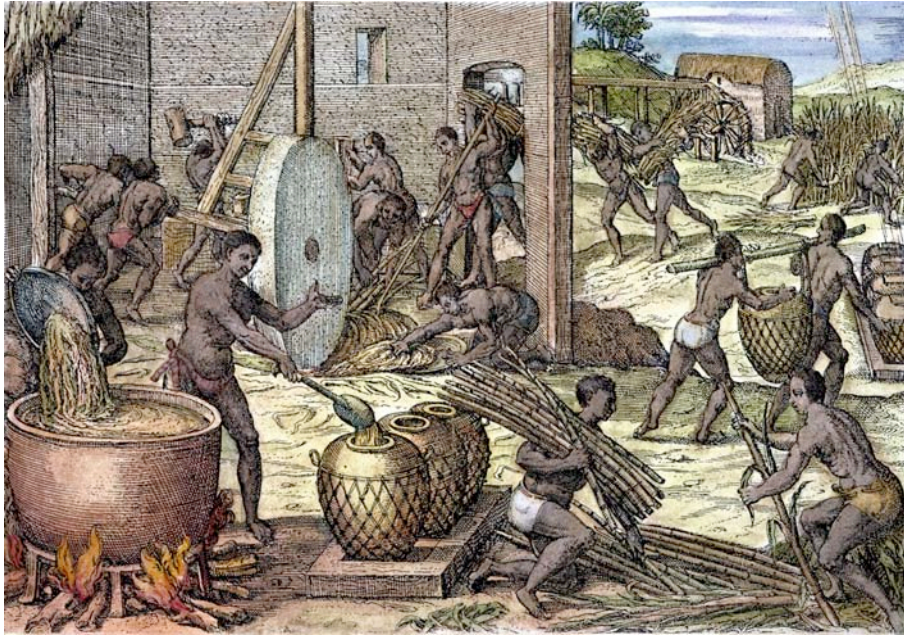
On leur a également fait raser des forêts, construire les routes et le chemin de fer, travaux liés à l'industrie sucrière car nécessaires au développement des plantations.



S'il est particulièrement difficile d'estimer précisément les quantités d'esclaves importées en Amérique, on constate généralement que les chiffres proposés augmentent considérablement avec le temps : nombreux sont les livres du XX^e siècle qui s'accordent à dire qu'il n'y aurait jamais eu plus de 400 000 esclaves aux Etats-Unis, par exemple ; alors que les sources les plus récentes proposent le chiffre de 4 millions. Les travaux des scientifiques cubains permettent d'avoir une vision précise du sujet. Le graphique ci-dessus⁷ propose 9 566 millions d'esclaves. On sait aujourd'hui qu'il faut au moins doubler ce chiffre. De plus, pour Cuba, il faut augmenter la proportion de ceux importés au XIX^e siècle, car entre 1800 et 1886, date de son abolition tardive, l'île a importé beaucoup plus que 20% de ses esclaves, dont une grande quantité de manière clandestine, ce qui est encore plus difficile à estimer.

⁷ Gonzalo Zaragoza, América Latina Época Colonial, Madrid 1987.

⁷ Ruralité des musiques *matanceras*. © Patrice Banchereau & Philippe Ciminato - ritmacuba.com. 2019



Trapiche à traction humaine, gravure de Theodore de Bry, 1594.

2.2. L'époque du *Trapiche* : Cuba dans une Amérique colonisée. (1492-1763)

La plus grande île des Antilles compte aujourd'hui 13 millions d'habitants, sur un territoire d'une superficie comparable à celle du Portugal (ou de l'Islande). Au milieu du XIX^e siècle, Cuba fut le pays au Monde qui compta le plus de millionnaires⁸, grâce à sa production industrielle de sucre raffiné⁹. Mais son développement sucrier fut tardif. Il ne commença qu'à partir de 1763.



Trapiche à traction animale.

L'histoire du sucre cubain connut trois grandes époques :

-celle du **trapiche**, ou **cachimbo**, petite plantation à 40 ou 50 esclaves, avec un moulin rudimentaire, à traction hydraulique, humaine ou animale, du XVI^e au XVIII^e siècle.

En 1796, la province de Matanzas comptait 35 plantations sucrières.

-celle de l'**ingenio**, grande exploitation industrielle du XIX^e siècle, équipée de machines à vapeur, reliée au réseau ferroviaire et au télégraphe, parfois éclairée au gaz, contenant entre 100 et 700 esclaves, et parfois quelques dizaines de travailleurs chinois au salaire misérable.

⁸ On ne parlait pas encore de milliardaires.

⁹ L'une des premières chances de Cuba sur le marché mondial du sucre fut que l'Espagne ne possédait pas de raffineries. L'île fut de tous temps la seule colonie d'Amérique à exporter du sucre blanc.

⁸ Ruralité des musiques *matanceras*. © Patrice Banchereau & Philippe Ciminato - ritmacuba.com. 2019

En 1863, la province comptait 401 plantations sucrières.

-celle du **central**, coopérative agricole mécanisée du XX^e siècle, équipée de tracteurs, de l'électricité, regroupant les terres des anciens *ingenios*, dont beaucoup furent abandonnés. On y employera des milliers de travailleurs libres, mais sous-payés.

Entre sa conquête et 1763, Cuba resta économiquement sous-développée, face aux autres colonies du continent, plus attractives pour les colons espagnols. La Havane, fondée en 1519, restera le principal centre d'intérêt de l'île, en tant port de relâche de tous les navires d'Amérique rentrant en Espagne. On y armera également des centaines de vaisseaux, les bois des Caraïbes étant de bien meilleure qualité que ceux trouvés en Europe. Les autres villes de Cuba resteront de taille très inférieure à celle de la capitale, qui comptera jusqu'à deux tiers de la population de l'île.

« En 1593, le gouverneur de la ville de Trinidad prétendait qu'il n'y avait que 70 blancs dans sa colonie pour se défendre contre 6 000 Indiens¹⁰ ».

En 1620, la population totale de Cuba s'élevait à moins de **7 000 habitants**¹¹.

« Entre 1763 et 1838, Cuba, qui n'était qu'un assemblage de petites villes sous-peuplées et sous-développées, avec ses fermes d'élevage et ses plantations de tabac, se transforma en une colonie prospère aux grandes plantations sucrières et caféières¹² ».

L'un des principaux freins au développement de l'île fut le système du **commerce exclusif**, qui empêchait Cuba de commercer avec un autre pays que l'Espagne. Les Anglais furent les grands artisans de l'abandon de ce système, en forçant l'Espagne à ouvrir le commerce cubain aux autres colonies d'Amérique : occupant La Havane entre 1762 et 1763, non seulement ils brisèrent l'exclusif mais ils amenèrent 10 000 esclaves de la Jamaïque, doublant ainsi la population servile de l'île.

En 1774, selon le premier recensement officiel cubain¹³, on dénombre **171 620 habitants**¹⁴ à Cuba, dont 96 440 blancs, 31 847 noirs libres et **44 333 esclaves noirs**.

La Havane compte alors 75 618 habitants.

Dès l'année 1528, le gouvernement colonial crée pour les esclaves les **cabildos de nación** (littéralement : « conseils de nation africaine ». Seuls les esclaves arrivés d'Afrique, ou **Bozales**, sont autorisés à y pénétrer. Ces *cabildos* deviennent des lieux de pratique de la musique, rituelle ou non. Leur autonomie financière leur permet de racheter la liberté de certains esclaves, pour assurer des rôles de prêtres en religions afro-cubaines. On trouve à Cuba des *cabildos* : **arará** (*mahino*, *dahomé* ou *sabalú*), **lucumí** (yoruba), **iyesá** (yoruba également), **congo** (de diverses « nations »), **gangá** (de diverses nations également), **mandinga** (des Mandingues, esclaves souvent islamisés), **carabalí** (efik, ejagham, ekoi ou ibo, de la frontière Cameroun-Nigeria) et **mina** (du Togo et du Ghana). Parmi les 71 *cabildos* havanais recensés au XIX^e siècle, ceux des *Congo* et les *Carabalí* sont les plus nombreux. Parmi les 42 recensés dans la province de Matanzas, les *cabildos lucumí* sont les plus nombreux (trois fois plus que les *cabildos congo*)¹⁵. L'activité religieuse afro-cubaine dans l'île ne fut pas limitée aux seuls *cabildos*, car il existait également des **casa-templos** ou « **maisons de saint** », qui étaient des lieux de culte privés. Illégales mais tolérées, certaines d'entre elles réussirent à se maintenir. Après l'interdiction définitive des *cabildos* à la fin du XIX^e siècle, ceux qui n'étaient pas devenus, comme la loi l'exigeait, des « sociétés d'entraide pour gens de couleur » (*sociedades de socorro mutuo*), deviendront eux aussi des « maisons de saint ». On a interdit les *cabildos* à Cuba vers 1890, après les avoir accusés d'avoir été des nids de révolutionnaires et d'abolitionnistes. Dans la capitale, aucun d'entre eux n'a survécu, mais dans les autres provinces certains ont réussi à conserver leur nom et leur fonction religieuse. Ailleurs dans l'île, comme en *Oriente*, on utilise aujourd'hui encore le mot *cabildo* pour divers groupes musico-religieux, comme les *cabildos carabalí*, fondamentalement différents des institutions d'antan. **Le cabildo de nación est une institution exclusivement urbaine**, et n'a pas – à priori – lieu d'être dans les campagnes. Nous verrons plus avant comment, en zone rurales, ce sont les **casas-templos** qui seront les principaux lieux de culte afro-cubains, souvent au sein même d'une plantation.

¹⁰ Eric Williams, *L'Histoire des Caraïbes*, éditions Présence Africaine, 1975.

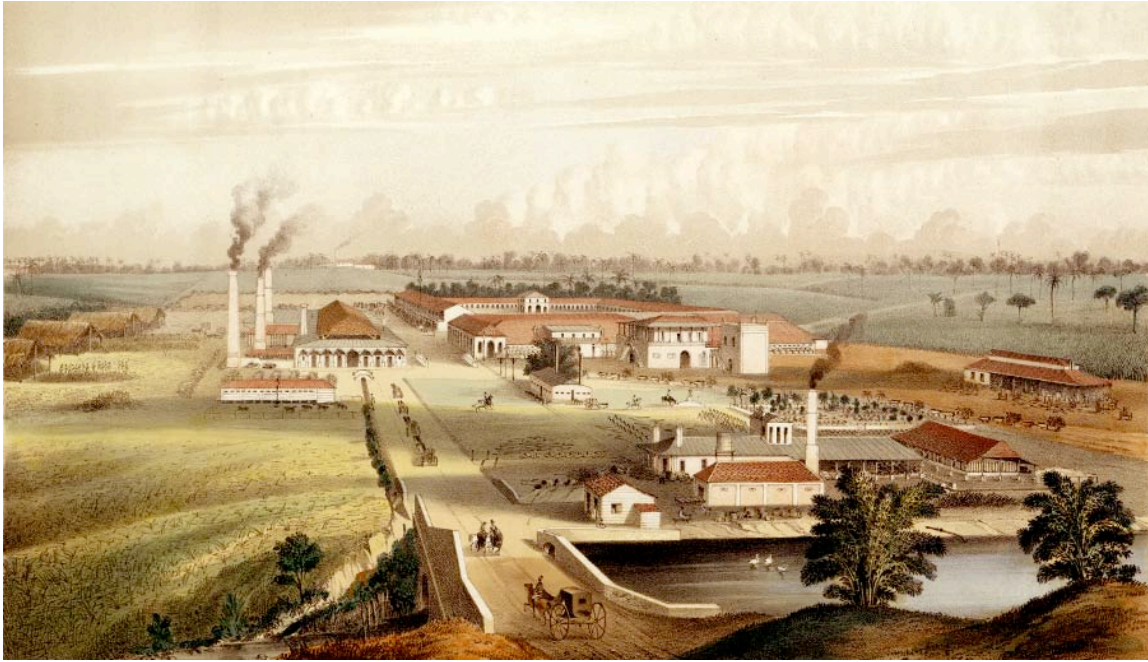
¹¹ Eric Williams, *L'Histoire des Caraïbes*, éditions Présence Africaine, 1975.

¹² Franklin W. Knight, *Slave Society in Cuba during the nineteenth century*, Wisconsin 1970.

¹³ Auparavant, on n'avait pas jugé nécessaire d'organiser de recensement. Le premier d'entre eux fut motivé par un accroissement important de la population de l'île.

¹⁴ En 1768 la population du Portugal était de 2 400 000 habitants. Le Portugal était donc 14 fois plus peuplé que Cuba.

¹⁵ Atlas du CIDMUC, La Havane 1997.



Ingenio Flor de Cuba, Macagua, province de Matanzas, vers 1850. Gravure d'Edouard Laplante.

2.2 L'époque de l'*Ingenio* - Sa Majesté le Sucre (1763-1886).

« *L'époque de notre félicité est arrivée, cela ne fait maintenant plus aucun doute !* »

Cette phrase prononcée en 1793 par Francisco de Arango y Parreño résumait déjà la situation à venir. Ce commerçant et homme politique cubain anobli, était le *dueño* de l'*ingenio* géant *La Ninfa*, qui produisit 336 tonnes de sucre en 1804.

En 1792, Cuba comptait **272 300 habitants** (dont 117 161 à La Havane). La chute de la colonie française de St Domingue et la Révolution haïtienne débarrassa Cuba de son principal concurrent sur le marché mondial du sucre.

En 1817, seulement 15 ans après, elle en comptait le double **572 363 habitants** (dont 179 401 à La Havane).

En 1827, les villes avaient grandi, le pays s'était structuré. On dénombrait alors **704 487 habitants**¹⁶, (dont 237 828 à La Havane) :

311 000 blancs **286 000 esclaves noirs** 106 000 noirs libres et métis.

On investit des sommes colossales dans des plantations modernes, ou *ingenios*, qui envahirent les provinces voisines de celle de La Havane vers l'est : celle de Matanzas et de Villa Clara. En 1841 un nouveau recensement dénombrait **1 037 624 habitants**¹⁷ (dont 388 073 à La Havane) :

448 291 blancs **436 495 esclaves noirs** 152 838 noirs libres.

Le commerce avec les USA se développa, et les capitaux américains commencèrent à affluer dans l'île. En 1848, le Président américain James Knox Polk offrit à l'Espagne 100 millions de dollars de l'époque pour le rachat de Cuba, sans succès. Mais après 1850, l'exploitation des terres en *Occidente* arriva à saturation. Les guerres d'indépendance, les révoltes esclaves, l'épidémie de choléra et les aléas boursiers ralentirent la production de sucre.

Entre 1792 et 1860 on aurait introduit à Cuba plus de **720 000 esclaves**¹⁸. Beaucoup d'entre eux mourront avant l'âge de 30 ans. Vers 1850, la prospérité de Cuba est à son apogée, et le sort des Africains est à son paroxysme : chaque année un tiers d'entre eux meurt au travail.

¹⁶ La population de Cuba a quadruplé en un demi-siècle : la population libre a triplé, et la population esclave a été multipliée par 6,5 ; En 1801 le Portugal comptait 3,1 millions d'habitants. En 1827 il était encore 5 fois plus peuplé que Cuba.

¹⁷ En 15 ans, la population de Cuba a encore connu 50% d'augmentation. La population blanche a augmenté moins vite que la population noire ou métisse. 34 ans plus tard, en 1861, Cuba compte 1 396 470 habitants, mais sa croissance démographique a quelque peu ralenti. Le Portugal atteint en 1864 les 4,3 millions d'habitants : il est encore 3 fois plus peuplé que Cuba. Au milieu des années 1940 le Portugal n'est plus qu'une fois et demie plus peuplé que Cuba. En 1970 les deux pays comptent environ 9 millions d'habitants.

¹⁸ Joseph Pérez, *Cuba dans l'Empire Espagnol*.

« C'est seulement à partir de 1860 et 1870 que les esclaves créoles¹⁹ nés dans les plantations commencent à compenser les décès des autres, et que s'y établit un certain équilibre démographique²⁰ ».

En Amérique, certains états du nord des États-Unis furent les premiers à abolir l'esclavage dès 1780. L'Angleterre, attendra 1836 pour l'abolir dans ses colonies. La France en fera de même en 1846. Les derniers à abolir en 1886 seront Cuba et le Brésil.

Dès 1820, l'idée de l'**abolition de la traite**, puis de celle de l'**abolition de l'esclavage** furent les principaux problèmes de la « saccharocratie » cubaine. Sachant qu'ils ne pourraient bientôt plus importer d'Africains, les planteurs vont développer une nouvelle politique. Il s'agit désormais de :

1° Réduire la mortalité des esclaves. À partir de 1840 s'instaure dans les plantations la période dite du **buen tratamiento**.

2° Affréter des navires à vapeur afin d'aller chercher en Afrique des femmes et des enfants (auparavant la grande majorité des esclaves étaient des hommes).

3° Faire en sorte que les femmes noires **enfantent de nouveaux esclaves**, dits **créoles**, par opposition aux **bozales** qui sont ceux arrivés d'Afrique. Celles-ci, longtemps minoritaires dans les plantations, refusaient d'enfanter, préférant avorter ou se suicider, afin d'éviter l'esclavage à leurs enfants.

4° Importer des **travailleurs chinois**, projet qui échouera quand le gouvernement de Canton constatera l'horreur des conditions de travail de plus de 160 000 ouvriers asiatiques.

5° Participer à la **traite clandestine** ou **interlope**, souvent sous pavillon neutre américain, malgré les risques judiciaires encourus.

La traite clandestine fut très pratiquée par les navires cubains, américains ou autres entre 1824 et 1866, puis plus encore ensuite, quand la marine anglaise cessa de sillonner l'Atlantique pour arraisonner les trafiquants. « L'interlope » continua jusqu'à l'abolition. Les Britanniques capturèrent néanmoins **107 navires cubains** contenant **26 024 esclaves**²¹. En 1868, on arrêta un convoi clandestin cheminant dans la *Ciénaga de Zapata*, de 1 000 esclaves destinés aux plantations de la région de Colón, dans la province de Matanzas. Le bateau qui les amena se nommait *Agüica*, du nom de l'*ingenio* aux 300 esclaves du Comte de Fernandina, qui devint un village.

« Le dernier navire négrier américain capturé à Cuba fut le Rhode Island, avec une cargaison de 890 esclaves parmi lesquels 106 femmes et 612 enfants. Son capitaine, Nathaniel Gordon, fut jugé le 12 février 1862. La contrebande dans la période 1821-1860 vit l'entrée dans les plantations sucrières de Cuba pas de moins de 350 000 Noirs africains²² »



Clipper américain du milieu du XIX^e siècle.

¹⁹ On entend par **Créole** non le résultat d'un métissage, mais toute population née sur un sol étranger à ses origines, qu'il soit blanc, métis ou noir, libre ou esclave.

²⁰ Manuel Moreno Friginals, *El Ingenio*, La Havane 1978.

²¹ Franklin W. Knight, *Slave Society in Cuba during the nineteenth century*, 1970.

²² Manuel Moreno Friginals, *El Ingenio*, La Havane 1978.

LINK-BELT

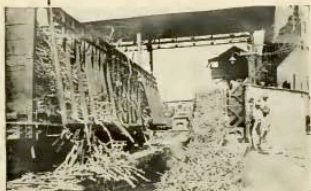
Conveyors for Sugar Estates

We are pioneers in the development of conveying machinery for sugar estates and refineries. For more than twenty years we have specialized in the solution of engineering problems in the handling of cane, bagasse and sugar.

Send for Catalog No. 355

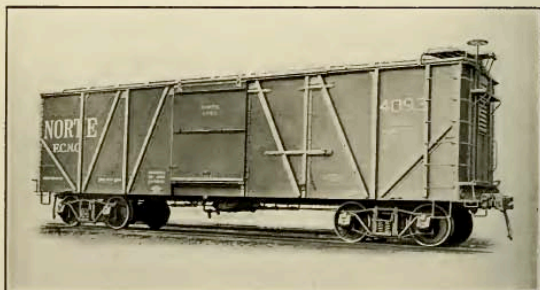
LINK-BELT COMPANY

299 Broadway New York City



American Car and Foundry Export Co.

Dirección Telefónica: 165 Broadway, New York, U. S. A.
"CAREX" NEW YORK



LISTA PARA ENTREGA INMEDIATAMENTE

Aquí se ve el grabado de uno de nuestros carros más modernos para mercancías. Fabricamos carros de todos tipos y de varias capacidades para uso en Cuba, Puerto Rico, Sud América, América Central y Méjico, con bastidores y jaulas de madera o de acero. Producción anual de más de 100,000 carros.

OSCAR B. CINTAS, Oficios 29-31, HAVANA, Representante para Cuba

Please mention THE CUBA REVIEW when writing to Advertisers

THE CUBA REVIEW



A Year MARCH, 1922 10 Cents A Copy
Published by the Munson Steamship Line 67 Wall Street New York City

2.3. L'époque du *Central* – La Méditerranée Américaine (1886-1959).

À Cuba, si la Guerre de Dix Ans (1868-1878) n'affecta quasiment pas la production de sucre en *Occidente*, la seconde guerre d'indépendance (1895-1898) détruisit une grande partie des plantations dans toute l'île, incendiées tout comme les champs de canne. Le système esclavagiste arrivant dans une impasse économique, la production de sucre dut changer radicalement.

Les Américains supplantèrent les Britanniques dans le développement du chemin fer cubain :

« L'île constitua dès les années 1830 le premier marché des USA pour les produits manufacturés : les uniques exportations que ceux-ci parvinrent à réaliser, des locomotives et de l'équipement ferroviaire, ainsi que de la majorité des machines à vapeur eurent Cuba pour destination. De même, le premier bateau à vapeur exporté par les Etats-Unis fut acquis en 1819 par José Ricardo O'Farrill afin d'établir un cabotage entre Matanzas et La Havane²³ ».

Les Américains forcèrent les producteurs cubains à ne plus exporter que du sucre brut, raffiné aux Etats-Unis. « En 1871, les raffineurs américains obtiennent le vote du **Sugar Act**, premier appareil juridique néo-colonial déployé par les USA pour la domination d'un pays. À partir des années 1880, Cuba ne vendra plus que sur un seul marché et ne négociera plus qu'avec une seule entreprise. Le sucre sera embarqué sur des navires nord-américains et le prix en sera fixé par le Sugar Exchange de New York. Les commerçants et les planteurs cubains suivront l'évolution du marché grâce à l'entreprise Willett Gray, via des cables de l'Associated Press, transmis par la Western Union : l'annexion économique de l'île est réalisée. L'annexion politico-militaire, elle, sera postérieure. Le tabac subira le même monopole. S'appropriant ainsi l'infrastructure physique construite par la manufacture esclavagiste, la grande industrie va bientôt surgir²⁴ ».

²³ Manuel Moreno Fragnals, *El Ingenio*, La Havane 1978.

²⁴ Manuel Moreno Fragnals, *El Ingenio*, La Havane 1978.

L'indépendance de Cuba survient en 1902, après la guerre américano-espagnole. L'**Amendement Platt**, inclus dans la constitution de la désormais République de Cuba, autorise les Etats-Unis à y intervenir militairement. Ceux-ci disposeront de trois bases militaires dans l'île²⁵. Les trois grandes Antilles, Porto Rico, Haïti et Cuba tombent dans le giron américain.

Pendant toute la période dite « **républicaine** » (1902-1959), les Etats-Unis et leurs entreprises contrôlent de plus en plus l'économie et la politique de l'île. L'agriculture se mécanise, et emploie moins d'ouvriers, sous-payés, sur des terres plus vastes. Les rendements du nouveau système sont considérables : d'après l'*Histoire des Caraïbes* d'Eric Williams, la production cubaine de sucre s'éleva :

-en 1815	à	39 961 tonnes,
-en 1828	à	72 635 tonnes,
-en 1882	à	595 000 tonnes, et
-en 1894	à	1 054 214 tonnes ».

Puis, d'après Moreno Fragnals dans *El Ingenio*, elle s'éleva:

-en 1913	à	2 515 103 tonnes,
-en 1925	à	5 386 303 tonnes,
-en 1952	à	7 298 023 tonnes.

Pour les anciens esclaves, c'est l'exode rural. Ils s'entassent dans des bidonvilles en périphérie de La Havane. Le tourisme se développe de manière considérable, mais la majorité de la population cubaine, blanche comme noire, entre dans le tiers-monde. Pour les Américains, les traditions africaines ne sont pas tolérables, ni à Porto Rico ou en Haïti, ni à Cuba. Sous les diverses présidences cubaines de Grau San Martín, Mendieta ou Machado, **les rituels afro-cubains et leurs instruments sont interdits**. Les *comparsas* noires de carnaval seront également bannies de 1916 à 1936. Dans les années 1940, la situation s'assouplira quelque peu. L'**ethno-musicologie cubaine** apparaîtra alors, unique défenseur des cultures noires de Cuba. La Révolution de 1959 mettra un terme à l'hégémonie américaine.

La **période castriste**, relativement faste pendant 20 ans malgré l'embargo américain en vigueur à partir de 1962, entrera en crise à la fin des années 1980. L'arrêt des relations avec le **partenaire russe** privilégié plongera Cuba dans la précarité. Le castrisme, dans un désir d'aplanir les tensions raciales, finira par légaliser à nouveau les rituels afro-cubains. En même temps, il aura créé de **grands ensembles folkloriques**, et instauré un système où les musiciens doivent pour gagner de l'argent devenir des **professionnels** reconnus par ministère de la Culture. Pourtant, les rituels afro-cubains échappent à ce système et constituent une économie parallèle dans lequel les musiciens sont payés, sans aucun contrôle de l'état. En 2018, pourtant, ce dernier émet le souhait de taxer toutes les manifestations artistiques de Cuba, y compris les rituels.



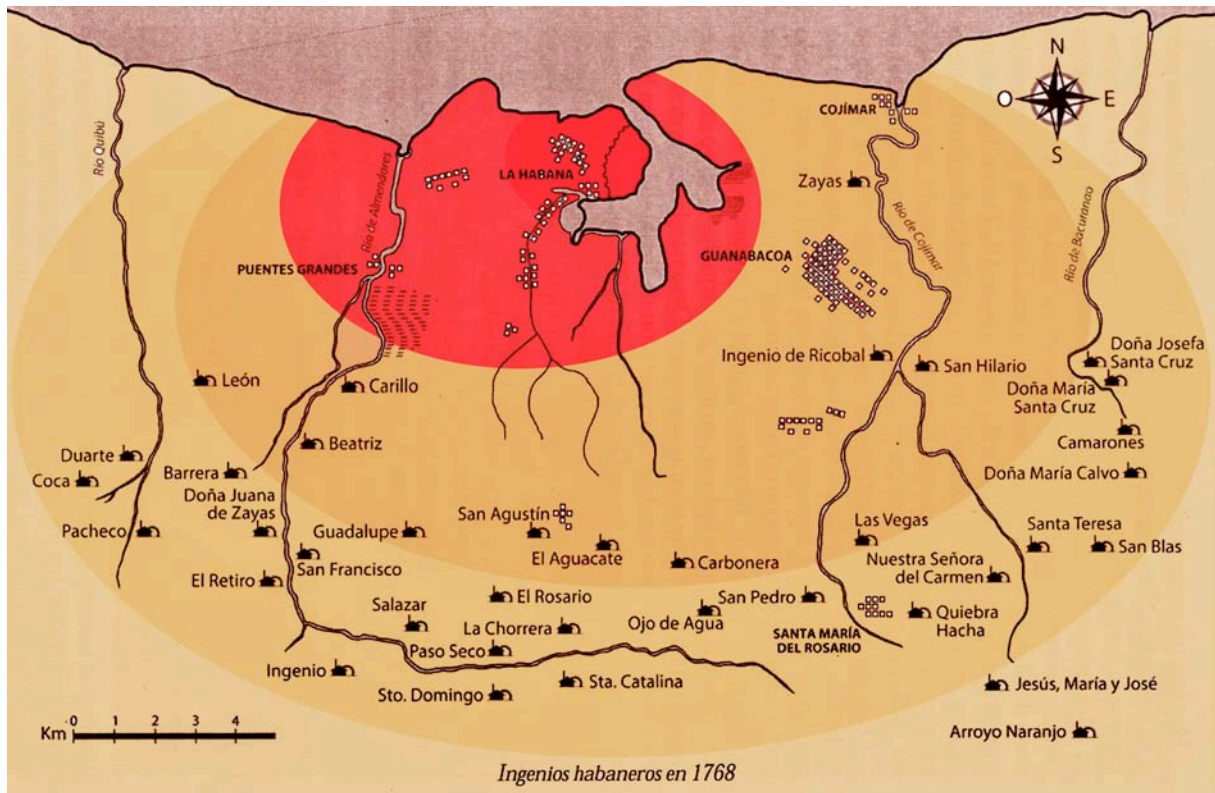
²⁵ Actuellement, seule la base de Guantánamo reste américaine sur le sol cubain.

3. La Province de Matanzas et ses Particularités Historiques

3.1. Brève Histoire de sa Colonisation.

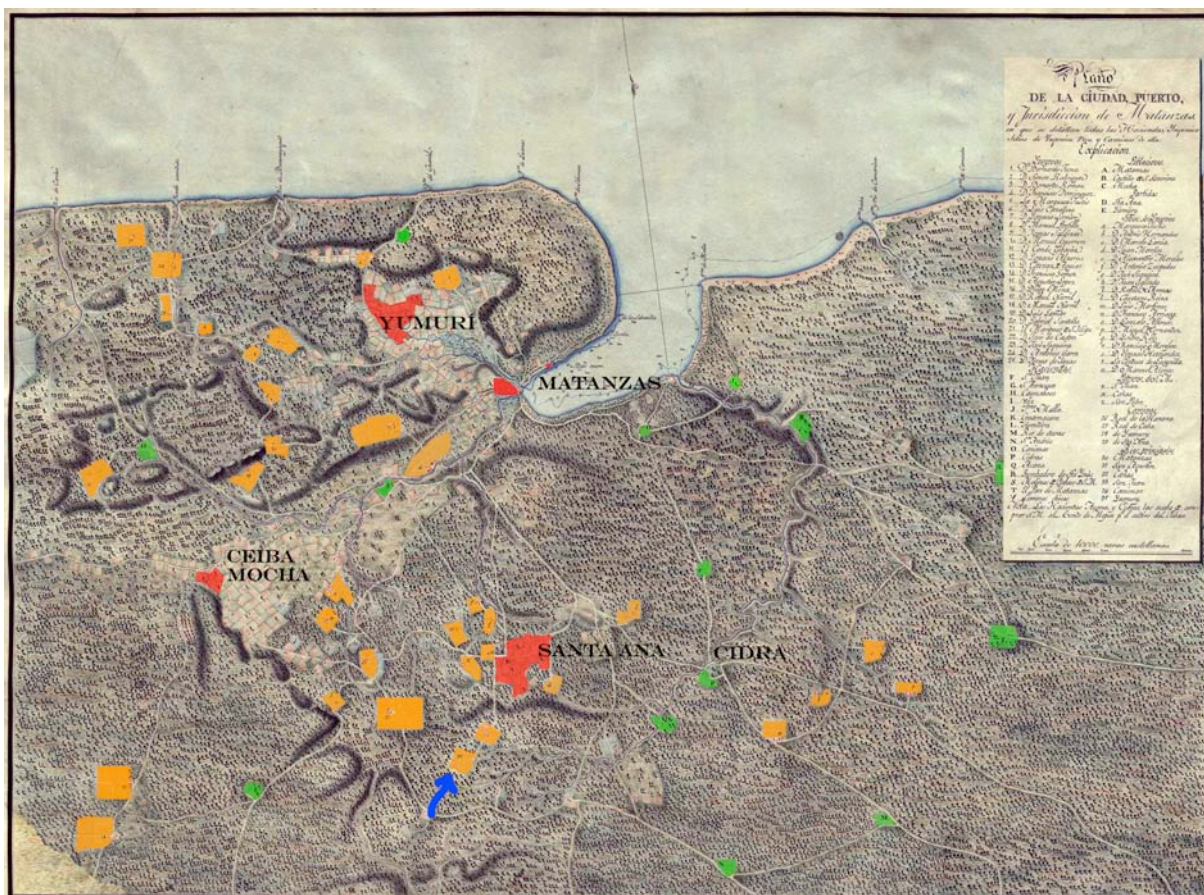
On ne peut réellement parler de « province de Matanzas » qu'à partir de 1878. Auparavant, elle était incluse dans le *departamento occidental*, dans un découpage à trois provinces. De plus, nous l'avons déjà mentionné, la *Ciénaga de Zapata* faisait partie de l'actuelle province de Villa Clara, dans le *departamento central*.

L'implantation de l'agriculture havanaise s'est faite autour de la capitale, en cercles concentriques de plus en plus larges, suivant l'expansion de la cité. Ainsi, en 1768, autour d'une cité comptant 60 000 habitants, les *ingenios* s'étaient étalés sur une ceinture située au-delà des limites actuelles de la ville :



Réalisé d'après la carte de Moreno Fragnals dans *El Ingenio*, ce document montre un territoire de 18 kms du sud au nord, sur 30 kms d'est en ouest.

Les esclaves havanais qui vivaient à la campagne étaient membres de *cabildos* d'abord situés en ville, puis exilés en banlieue. On a peu de sources sur les autres *cabildos* de la province de La Havane. On sait qu'à une vingtaine de kms au sud, à **Santiago de Las Vegas**, existe une forte pratique *congo* du *palo monte* ; qu'à **Quiebra Hacha** près de Mariel on joue encore le tambour *kinfuiti* des *Congos*. À **Artemisa** existe une tradition de *rumba* assez ancienne, et à **Bejucal** une tradition de *bembé* et de *conga* de carnaval. Mais dans le reste de la province havanaise, aucune autre ville ne se distingue par ses traditions noires: ni Jaruco, ni Madruga, ni Guanajay, ni Caimito, ni même Güines.



Sur la carte ci-dessus, les villages autour de la baie de Matanzas (ils ne comptent encore que de une à dix maisons, alors que la ville elle-même compte 3 000 habitants) sont indiqués en rouge. Les *haciendas* d'élevage sont en vert, et les *ingenios* en jaune. Seule une dizaine d'entre eux fonctionnent à l'époque, les autres sont en cours de construction. Le dessin qui inspira la gravure ci-dessous a été réalisé à l'endroit d'où part la flèche bleue sur la carte. Ces documents montrent comment les *ingenios* sont les principales zones habitées, et comment les villages, eux, sont bien moins peuplés.



Vallée de la Magdalena à la même époque : à gauche dans le lointain, le port de Matanzas, distant d'environ 25 kms. On distingue la fumée des nombreux *ingenios* dans toute la vallée.

Sur la carte en page précédente, le village de **Cidra**, dont nous parlerons maintes fois plus avant, n'est encore qu'une ferme. On n'y mentionne ni les plantations de café, ni les plantations de tabac ou **vegas**. Si le tabac était endémique à Cuba, le café, originaire d'Afrique de l'est, ne commença à y être cultivé qu'en 1748. Même si après la chute de St Domingue en 1792 sa culture promettait d'être rentable, les *cafetaleros* (et les *vegüeros*) vont se heurter au féroce appétit des *azucareros* pour la terre, surtout à partir de 1832. S'initie alors une guerre entre les trois corporations de planteurs, qui poussera les saccharocrates à incendier les champs de tabac autour de Güines. Entre 1827 et 1846, le *departamento occidental* perdra 195 *cafetales* (dont 80 dans la province de Matanzas), tout en gagnant 157 nouveaux *ingenios*. La concurrence du café brésilien et les cyclones de 1845 et 1846 eurent raison de beaucoup de *cafetaleros*, qui vendirent leurs terres et leurs esclaves aux *dueños* des plantations de canne.

« La chute de la production du café, bien que conséquence de la conjoncture du marché, s'accéléra de manière extraordinaire à cause du transfert des esclaves des *cafetales* vers les *ingenios*. On estime que 50 000 esclaves ont été ainsi transférés²⁶. Il s'agissait d'individus habitués au régime des plantations, vaccinés et acclimatés, au rendement bien plus important que celui des *bozales* ».

« **Initialement, le sucre fut un phénomène presque exclusivement havanais.** Avec l'avènement du sucre industriel, La Havane va perdre son hégémonie séculaire, et Cuba va acquérir une nouvelle dimension (...). À la fin du XVIII^e siècle, la province de Matanzas n'a pratiquement pas de rôle significatif dans l'histoire sucrière. En 1827 elle produit déjà 25% du sucre cubain. 10 ans plus tard, elle comprendra des zones qui se développeront si vite qu'il sera nécessaire de créer la *tenencia* (arrondissement) de **Cárdenas** (...). Dans les principes fondateurs d'*ingenios*, quatre facteurs fondamentaux sont nécessaires : la forêt, la savane, le bétail et l'embarcadère côtier. Le problème le plus sérieux de l'époque étant le transport, les grands ports se transforment en zones de concentration sucrière. C'est pour cela que les nouveaux planteurs, plutôt que s'éloigner de La Havane vers l'intérieur des terres, préfèrent les enjamber et faire des ports de **Maríel**, de **Matanzas** et de **Cárdenas** trois nouveaux foyers sucriers (...). Cependant, **ce n'est qu'au XIX^e siècle que se réalise pleinement le phénomène matancero**²⁷ ».

En 1660, dans les alentours de Matanzas, avant-même la fondation de la ville²⁸ en 1693, on comptait déjà deux *trapiches*, avec chacun 20 esclaves²⁹.

En 1774, la province recensera **3 249 habitants**, dont **901 esclaves**.

« Un siècle après sa fondation, la cité de Matanzas ne comptait que 3 000 habitants. Ses maisons étaient toutes en paille. Sa seule richesse consistait en trois *ingenios*, deux pâturages, et aucun *cafetal*. Par son port transitait le sucre de 22 *ingenios* situés dans une ceinture entourant la ville, dont la limite ouest se situait à **Corral Nuevo**, et qui s'étendait vers le sud-est jusqu'à **Guanábana**. La force laborieuse de la province ne s'élevait alors qu'à 911 esclaves et 110 hommes blancs³⁰ ».

67 ans après le premier recensement, celui de 1841 dénombrera, rien que dans la *jurisdicción* de Matanzas³¹ comprenant la ville et 8 villages alentours :

27 148 blancs, **52 322 esclaves** et seulement 4 570 livres de couleur.

²⁶ Tout ceci à une époque où main d'œuvre fait défaut, problème crucial au moment du développement industriel des *ingenios*.

²⁷ Id.

²⁸ L'origine du nom de Matanzas, qui signifie « massacres, tueries » provient du fait qu'à cet endroit des Indiens avaient tendu un piège à une troupe de soldats espagnols en armure qui désirent traverser une rivière : ils les avaient tous noyés en renversant leurs canoës.

²⁹ Eduardo San Marfil Orbis, Población y poblamiento en la Provincia de Matanzas : Sus relaciones con la agroindustria azucarera. Siglos XV-XXI, La Havane 2007.

³⁰ Manuel Moreno Fragnals, *El Ingenio*, 1978.

³¹ En 1815, le *partido* de Matanzas comprenait **Alacranes, Ceiba Mocha, Camarioca, Cabezas, Guamacaro, Cidra, Santa Ana et Sabanilla**.



Projets ferroviaires au sud de Matanzas et Cárdenas : les planteurs relient leurs *ingenios* au réseau, afin de réduire leurs coûts de transport.

On concéda d'immenses territoires à des nouveaux colons, comme aux trente familles de Canariens qui peuplèrent initialement la ville, ou aux familles expulsées de Floride. Certains d'entre eux vont devenir si riches en produisant du sucre qu'ils seront anoblis par la Couronne d'Espagne. Mais au contraire de La Havane, Matanzas ne sera pas le seul point d'irradiation de la colonisation dans sa province. Un second axe nord-sud va rapidement se créer à partir du port de Cárdenas. Et c'est le chemin de fer qui va tout changer. Il sera en partie financé par un nouveau type de grand propriétaire terrien, comme les membres du groupe **Alfonso, Aldama, Soler et Madán**, qui, sur trois générations, posséderont jusqu'à 40 *ingenios*, dont 11 parmi les plus grands de l'époque, employant pas moins de 15 000 esclaves.





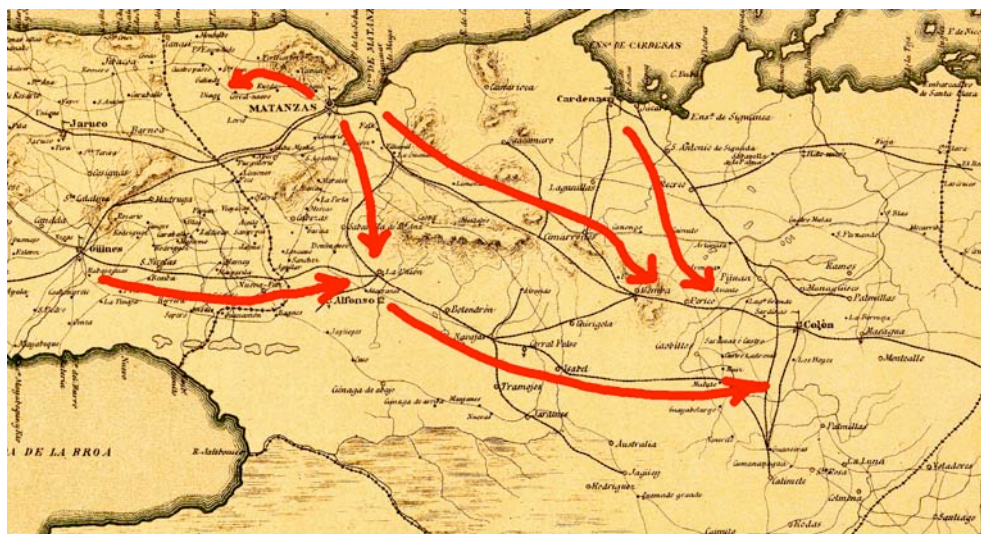
Installations industrielles de l'*ingenio Álava* (500 esclaves), près de Banaguises, province de Matanzas, vers 1850.



Installations industrielles de l'*ingenio Ácana* (360 esclaves), à Cidra, Matanzas, vers 1850.

3.2. Du Sucre et des Rails.

Un troisième axe ferroviaire arrivera de la province havanaise via Güines au sud-ouest, reliant Unión de Reyes. Contournant les collines, les trois axes rejoignant la *Llanura de Colón* (la plaine de Colón), qui deviendra la plus grande zone de concentration sucrière du pays.



« En 1837 se fonde la ville de Colón, qui deviendra 20 ans plus tard la première zone sucrière de Cuba. Au moment du crash boursier de 1857, Cárdenas, Matanzas et Colón produisent 55,56% du sucre de l'île. Les ingenios de la province de Matanzas couvrent alors un total de 16 915 caballerías³², dont 8 117 (108 930 hectares) sont plantées de canne à sucre. Comparons ce dernier chiffre avec ceux, un siècle plus tard, de la zafra de 1959, soit 9 918 caballerías (133 100 hectares), et l'on comprendra pourquoi, dans la décennie 1858-68, l'expansion matancera aura atteint son stade final, ayant épuisé les terres. Le développement sucrier des futures décennies devra chercher d'autres moyens d'expansion³³ ».

En 1887, les **101 482 habitants noirs** de la province de Matanzas sont plus nombreux dans la région de Colón que dans celle de Matanzas:

Partido de Colón : 32 568 Noirs	(à Colón, Palmillas, Cuevitas, Cervantes, El Roque, Jovellanos, Macagua, Macuriges et San José de los Ramos).
Partido de Alfonso XII : 23 858 Noirs	(à Alfonso XII, Bolodrón et Unión de Reyes).
Partido de Matanzas : 23 229 Noirs	(à Matanzas, Canasí, Guamacaro, Santa Ana et Cidra).
Partido de Cárdenas : 21 827 Noirs	(à Cárdenas, Lagunillas, Cimarrones et Guanajanayo).

La région de Colón conserve encore aujourd'hui un rôle de premier plan dans la production du sucre cubain. Vivant dans les alentours des anciens *ingenios* en ruine du XIX^e siècle, beaucoup d'anciens esclaves sont restés vivre dans la région, investissant les anciens locaux industriels, car si les moulins à canne et les chaudières ont disparu, **les lieux de culte, eux, sont restés.**

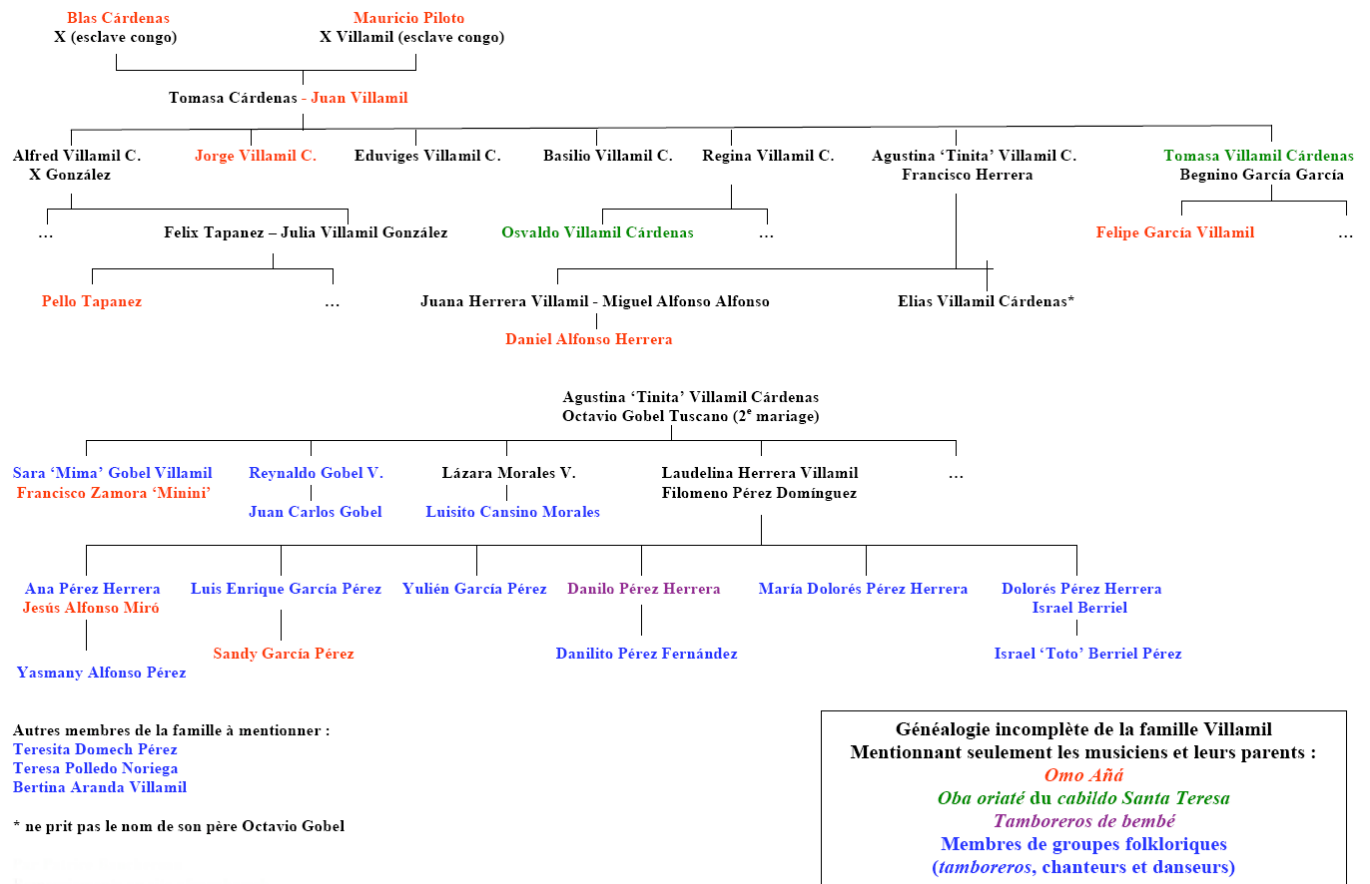
³² Soit 226 999 hectares – l'équivalent du département des Yvelines.

³³ Manuel Moreno Fragnals, *El Ingenio*, 1978.

3.3. À propos des Noms de Famille des Esclaves Cubains.

Avant de citer des noms de musiciens ou de sacerdotes afro-cubains, il est important de préciser que si dans les Antilles françaises les esclaves portaient un prénom francophone et un numéro, à Cuba ils portaient le **nom de famille de leur propriétaire**. Il est donc relativement simple de retrouver l'origine des protagonistes rien qu'en observant les cartes détaillées du XIX^e siècle, car celles-ci mentionnent les propriétaires d'*ingenios*, de *cafetales* ou autres fermes. Ainsi, parmi les musiciens de la province *matancera*, nombreux sont les **Alfonso, Villamil, Zulueta, Soler, Madán, Larrinaga, Baró, Samá, Erice, Cárdenas, Lamar**, etc : ces noms étaient ceux des planteurs. Certains furent même ceux des grandes familles de négriers, dont beaucoup possédaient, bien entendu, des plantations. Les Villamil, eux, viennent probablement d'une petite ferme de ce nom mentionnée en 1824 sur le *mapa de Vives*³⁴. Cette *finca* deviendra un village sur une autre carte de 1895.

Il faut également mentionner le **rôle important des femmes** dans les religions afro-cubaines, issu de systèmes sociaux africains de matriarcat : Au XIX^e siècle, elles dirigeaient au moins les religions *lucumí* et *arará*. Les prêtresses-femmes qui restèrent célèbres sont encore nombreuses aujourd'hui, plus encore que dans la province havanaise où les hommes les supplantèrent dès les années 1940.



³⁴ Le célèbre *mapa de Vives* fut commandé par la Couronne espagnole. Sur cette carte de grand format sont mentionnées toutes les plantations de Cuba des années 1820.

3.4. *Cabildos, Ingenios et Palenques.*

On considère généralement les *cabildos de nación* comme les seuls endroits où les esclaves pouvaient pratiquer leurs musiques rituelles. S'il semble évident que leurs musiques profanes étaient tolérées dans les plantations, comme la *yuka* en *Occidente* ou la *tumba francesa* en *Oriente*, on en sait moins à propos des musiques rituelles susceptibles d'être jouées en dehors des *cabildos*.

Les cérémonies afro-cubaines pouvaient se pratiquer dans au moins trois autres types d'endroits qu'au sein du *cabildo* :

1° Les *Palenques*.

Quand un esclave s'enfuyait d'une plantation, on le nommait *cimarrón*, qualificatif désignant les animaux retournés à l'état sauvage. Les *palenques* sont des zones situés en pleine nature où les esclaves *cimarrones* vont errer – et plus rarement se fixer - pour y vivre cachés. Dans la province de Matanzas, ce sont souvent des grottes, et les groupes de *cimarrones* ne dépassèrent jamais la taille d'une *cuadrilla* – un petit groupe mobile – car les espaces sauvages, collines et forêts vont rapidement se réduire, quand la province sera complètement exploitée.



Sur la photo ci-dessus figurent des statuette de bois trouvées dans la grotte de la *finca* Flora, une ferme proche de Güira de Macurijes, dans le *municipio* de Pedro Betancourt. Ces statues ont pu servir pour des rituels³⁵. D'après Pedro Deschamps Chapeaux, elle seraient d'origine *congo*, mais elles font également penser aux *Borúos*, divinités *lucumí* jumelles, mais adultes (contrairement aux *Ibeyi*), dont le culte est pratiqué à la maison de saint de Curamagüey à Cidra.

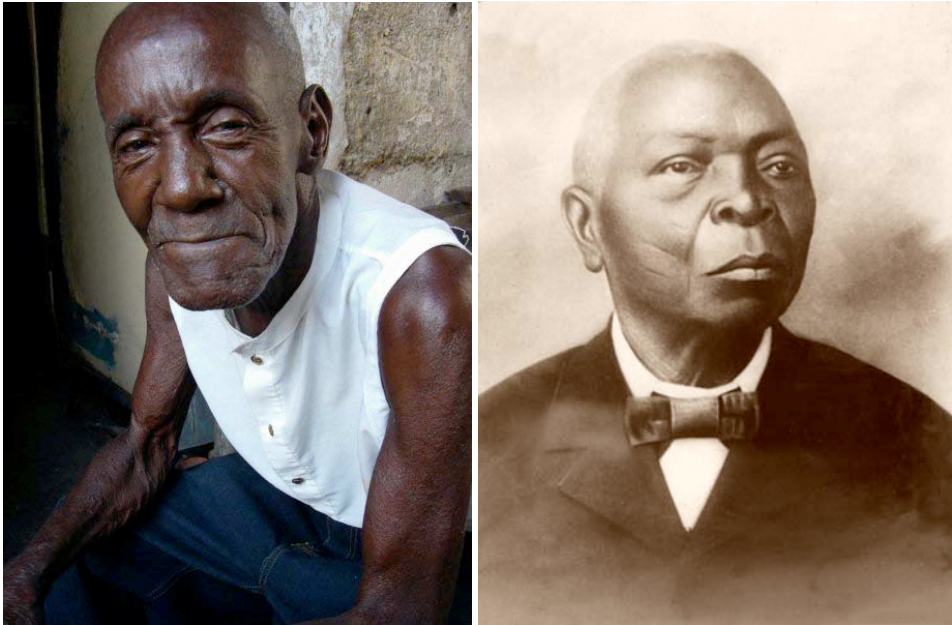
Quand à la musique, s'il est possible que des *cimarrones* en aient joué dans les zones de *palenques*, on ne peut raisonnablement penser qu'elle ait eu une grande importance, vu le risque d'être repérés à cause du volume sonore produit par les tambours.

³⁵ Odlanyer Hernández de Lara, *Esclavos Cimarrones en Cuba*, ebook, Matanzas 2013.

2° Les Maisons de Saint.

Avant la suppression définitive des *cabildos*, quelques maisons de saint (*casa-templos*) ont existé de manière illégale. La tolérance de tels endroits était en relation directe avec l'aura ou l'autorité des sacerdotés africains qui les dirigeaient. Assurément, à la fin du XIX^e siècle tous les *cabildos* qui devinrent des maisons de saint ont été d'importance conséquente, sans quoi on n'aurait pas pris le risque de les faire entrer dans l'illégalité, surtout à une période de repression de la part des autorités cubaines et américaines.

Dans la province de Matanzas, la situation fut quelque peu différente de celle de La Havane dans le sens où dans les campagnes, les pressions policières étaient moindres qu'à la ville.



Esteban « Chacha » Vega et Remigio Herrera « Addéchina ».

3° Les Ingenios.

Même si cela n'apparaît pas aussi clairement dans la province de La Havane, on sait aujourd'hui que dans la province de Matanzas non seulement on jouait de la musique rituelle afro-cubaine dans les *ingenios*, mais que des lieux de culte, en tout cas des *fundamentos lucumí* y étaient présents.

Dans une interview, le joueur de batá *matancero* Chachá Vega dit « que l'on jouait les tambours batá pour Ogún devant les machines à vapeur pour le satisfaire, et s'assurer ainsi que la récolte se passerait bien ». Il ajoute que les esclaves réclamaient des jeux de tambours batá consacrés.

Effectivement, Fernando Ortiz le mentionne dans ses ouvrages, à la fin du XIX^e siècle, « l'un des jeux que construisit Atandá³⁶ fut fabriqué pour les Lucumí de l'ingenio San Cayetano, dans la campagne de Matanzas ». La version que Chachá Vega raconte est que « l'un des deux premiers jeux de batá de fundamento de Matanzas, qui avait été remis à Carlos Alfonso, avait été fabriqué pour les gens de l'ingenio Triunvirato, et que Carlos l'avait apporté avec lui à Matanzas, depuis la région de Cidra, d'où il était originaire. Les ancêtres de Carlos Alfonso vivaient là, dans les barracones des esclaves ».

Autours du village de Cidra se situaient les *ingenios* San Cayetano, Ácana, Triunvirato, Concepción, tous appartenant à la famille Alfonso-Soler-Madán, et les *ingenios* San Antonio de Paduá³⁷ et San Francisco. L'histoire des cultes dans ces *ingenios* est complétée par l'ouvrage *Curamagüey, Enclave Lucumí en Matanzas*, de Jorge Brito Santana, où l'on peut lire que :

« La ferme de Curamagüey dans le village de Cidra tient son nom d'une petite rivière du même nom. Sa maison de saint³⁸ fut fondée dans la dernière décennie du XIX^e siècle par un groupe de Noirs libres provenant de l'ingenio Triunvirato, et par quelques uns de l'ingenio San Cayetano ».

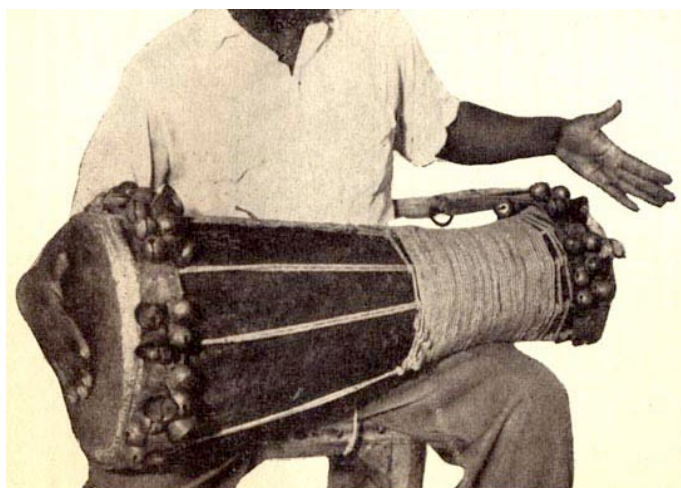
³⁶ Selon Ortiz, Atandá (Ño Filomeno García) aurait avec Añá Bí fabriqué à La Havane vers 1830 le premier jeu de tambours batá de *fundamento* (consacré) de Cuba pour le grand *cabildo* havanais **Changó Teddún**.

³⁷ Saint Antoine de Padoue est l'un des saints catholiques syncrétisés avec la divinité yoruba **Ogún**.

³⁸ *Casa de Ocha* dans le texte original = maison d'*oricha*.

Parmi les 25 personnes que Brito considère comme les « ancêtres et fondateurs de Curamagüey », 20 portent le nom Alfonso. La branche religieuse (ou *rama*) de cette maison de saint est dite *de Arabia* ou *de Ará Oko*. Outre les *Borúos* déjà évoqués, et parmi les différentes divinités présentes³⁹ à Curamagüey, dont Shakuaná et Nanú, deux avatars de Babalú Ayé, la principale est **Okú Adé**, un avatar particulier d'Eleguá, qui vit en bordure des rivières. **Son fundamento fut ramené de l'ingenio Triunvirato** par Clemente Alfonso, le grand-père paternel de Bonifacia Alfonso « Ochún Gaddé », qui dirigea longtemps la maison de saint.

Dans le chapitre sept de *Curamagüey*, Jorge Brito précise qu'Alejandro Alfonso, « **Addofó** », le premier grand fabricant de tambours batá de la province de Matanzas vivait dans l'*ingenio San Cayetano*. On comprend en fait qu'Atandá et **Addéchina**⁴⁰ visitèrent *San Cayetano* pour apporter le premier jeu de batá *matancero* afin de l'y consacrer. Mais ils vinrent également pour discuter avec Addofó, qui devait placer un second *añá* apporté de La Havane dans un jeu de tambour fabriqué cette fois par lui. Le premier jeu *matancero* resta longtemps à *San Cayetano*, dans la maison de la sœur d'Addofó, María Antonia Alfonso : ainsi, des anciens esclaves de *San Cayetano* étaient là aussi restés vivre dans l'*ingenio* désaffecté. Ce n'est que dans les années 1930 que Carlos Alfonso, amena le jeu à Matanzas.



Jeu de tambours *batá* de *fundamento* qu'Addofó fabriqua pour le *cabildo* havanais *Changó Teddún*, jeu confisqué par la police en 1914.

³⁹ Les *orichas lucumí* sont physiquement incarnés par des *fundamentos* dans lesquels ils résident, généralement dans des pierres consacrées, elles mêmes placées dans des réceptacles, différents pour chaque *oricha*. Les divinités et les ancêtres *congo* résident dans un chaudron tripode, la *nganga* des prêtres *congo*.

⁴⁰ **Addéchina** = Remigio Herrera, l'un des premiers **devins en Ifá** (ou *babalawos*) de Cuba, esclave dans une plantation de la province de Matanzas (probablement l'*ingenio Libano* au nord-est de Guamutas, seule plantation de la famille Herrera dans la province de Matanzas en 1860), il dirigea le *cabildo Yemayá* de Regla, à La Havane. Ce fut lui qui apporta un jeu de *batá de fundamento* qui fut le premier à jouer une cérémonie à Matanzas, le 4 décembre 1873.

4. Musiques Urbaines à Matanzas, Cárdenas et Jovellanos.

4.1. Des rituels des *Bozales* à ceux des Créoles : un changement fondamental.

L'afflux massif d'esclaves *lucumí* à partir de 1830, conséquences des guerres entre les royaumes yoruba en Afrique, a été très fort dans la province de Matanzas. Les *Oyó*, originaires de l'ancienne capitale de l'empire, ont imposé leurs traditions religieuses, leur divinité centrale *Changó*, leurs tambours *batá* et leur système d'initiation à un *oricha* via la divination en *Ifá*. À la Havane, ils ont erradiqué l'ancien système d'initiation des esclaves *egbado* dit *santo parado*, ou initiation héréditaire, dont la divinité centrale est *Yemayá*, mais dans la province de Matanzas le système du *santo parado* a survécu, l'importance du culte à *Yemayá* se retrouvant dans le fait que le *bantel*, tissu qui orne le principal tambour *batá* ou *iyá* est de couleur bleue, celle de *Yemayá* et non rouge comme à La Havane, couleur de *Changó*.

En *Occidente* à l'époque coloniale, il n'était pas possible pour un *Bozal* de pénétrer dans un *cabildo* d'une nation étrangère à la sienne. Il y eut une seule exception, au début du XXe siècle, dans la province de Matanzas, quand les *Lucumí* et les *Arará* ont partagé une partie de leur religion, sous l'impulsion des prêtesses **Oba Tero** (Ma' Montserrate González, *onichangó*) et **Melofo** (Micaela Arzuaga, fondatrice du *cabildo sabalú* de la ville de Matanzas). On peut aisément imaginer qu'un esclave créole ayant deux parents *lucumí* ait pu pénétrer avec eux dans leur *cabildo* ou dans une maison de saint.

Mais, à partir des années 1850, les esclaves créoles – ont commencé eux-aussi à pénétrer dans les *cabildos*. Un Créole pouvait hériter de deux cultures différentes par ses deux parents africains. C'est le cas de la famille Alfonso-Villamil de la ville de Matanzas. Les fondateurs de la dynastie, **Ño Blas Cárdenas** et **Mauricio Piloto**, qui consacrèrent le *tambor de fundamento matancero Añá Bí Oyó* en 1907, se marièrent tous deux avec des esclaves *congos*. Leur descendance pratique donc par tradition familiale à la fois la *santería* – de tradition *egbado* – et le *palo monte*.

Si un Créole né après 1850 a pu pratiquer deux cultes familiaux, il a pu pénétrer dans deux *cabildos* de nations différentes. Il a pu de plus s'initier en *abakuá* (et ainsi pratiquer trois religions afro-cubaines), puisque la société s'est ouverte aux Blancs et aux non-*carabalí* dès 1860. La situation religieuse a explosé de telle manière qu'il a été possible dès ces années-là de pratiquer tous les cultes afro-cubains. Par exemple, Felipe García Villamil, né en 1930, est l'arrière-petit-fils de **Ño Blas Cárdenas**. Il est à la fois *Oba Ogún*, *Olú Iyesá*, *Tata Nganga*⁴¹ dans la religion *congo* et *Isunékue* de la *potencia abakuá Efí Kunambre*. Il fut initié *omo Añá* en 1944, à l'âge de 14 ans. Les Blancs eux-aussi ont eu accès à tous les cultes afro-cubains depuis le début du XX^e siècle au moins.



Ma' Montserrate Apoto González Oba Tero.

⁴¹ **Tata nganga** = litt. : « père de la *nganga* », prêtre principal du culte *congo* du *Palo Monte*.

4.2. Groupes folkloriques et *rumba matancera*.

Même s'il s'agit par essence de groupes de musique urbaine, il est intéressant de s'arrêter sur le cas des ensembles folkloriques de la province. Depuis les années 1950 existent des groupes professionnels de *rumba matancera*, qui ont marqué durablement les musiques cubaines. Il s'agit :

- du **Conjunto Guaguancó Matancero**, fondé en 1952, vite rebaptisé **Los Muñequitos de Matanzas**,
- de **Folklore Matancero**, rebaptisé **Afrocuba y su Batarumba**, puis **Afrocuba de Matanzas**, et, dans une moindre mesure,
- du groupe **Columbia del Puerto de Cárdenas**.



Ces groupes ont été filmés et enregistrés de nombreuses fois, et leur musique a été accessible aux Etats-Unis comme en Europe avant 1959.

Mais si l'ethno-musicologie européenne ne considère pas les ensemble folkloriques comme purement traditionnels (et encore moins ceux conçus « à la soviétique »), à Cuba cette nuance est d'une part moins perceptible que dans d'autres pays, et d'autre part mal comprise par les musiciens cubains eux-mêmes. Bien souvent, ce sont les mêmes qui officient dans les rituels et sur scène. Ils distinguent néanmoins **lo folklórico** (les rituels) de **lo artístico** (la scène).

Les ensembles cubains professionnels ne sortent pas beaucoup en tournée à l'étranger. Leurs membres ont donc du temps pour participer aux rituels de leurs quartiers. Ils sont donc compétents dans plusieurs styles afro-cubains, et il n'est pas rare de voir *Afrocuba* (mais également *los Muñequitos*) jouer non seulement de la musique *abakuá*, comme les autres groupes de *rumba*, mais également des *batá*, du *güiro*, du *iyésá* ou du *palo*. Seul *Afrocuba*, qui n'est pas seulement un groupe de *rumba*, joue du *bríkamo*.

Citons les cas révélateurs de deux des musiciens les plus connus de ces groupes, tous les deux décédés ces dernières années : Jesús Alfonso Miro, ancien *quintero* des *Muñequitos*, et Francisco Zamora « Minini », ex-directeur d'*Afrocuba*.

18.2 - Grupos profesionales, según años.

CONCEPTO	2011	2012	2013	2014	2015	Unidad 2016
Grupos						
Música	261	299	261	327	337	...
Teatro	4	5	5	5	6	6
Danza	1	1	1	1	1	1
Expectáculos y Variedades	...	33	...	80	80	80
Brigadas de Circo	...	2	...	1	1	1
Integrantes						
Música	1 204	1 177	1 204	1 319	1 078	...
Teatro	39	39	39	46	61	61
Danza	18	22	16	15	15	15
Expectáculos y Variedades	...	338	...	467	467	467
Brigadas de Circo	...	12	...	14	14	14

Extrait de l'annuaire statistique de l'ONEI concernant les métiers artistiques, Cuba 2017.



Jesús Alfonso Miro, percussionniste gaucher qui joue les batá en droitier, chanteur et compositeur de la rumba *Congo Yambumba* était *omo-añá* (joueur de tambour *batá* initié) dans le *tambor* de Ricardo Fantoma, à Matanzas. Il était *abakuá*, et directeur de *comparsa*. Membre de la grande famille des Alfonso-Villamil de la ville de Matanzas.

Francisco Zamora « Minini », chanteur et percussionniste depuis l'âge de 11 ans, était lui aussi *omo-añá*, et apprit les tambours *batá* avec Amado Alfonso puis avec Mario Juanez. Son *padrino* était le meilleur *quintero* de son quartier. Prêtre d'Obatalá dans la religion yoruba et membre de la *casa-templo arará* de Mayito. Il fut également *nasakó*⁴² de la *potencia abakuá Betongo Narongo Efó*, celle qui « autorise » les manifestations *brikamo* à Matanzas, pendant plus de 55 ans. Il pratique la *masonería* et le spiritisme avec *Los Caballeros de la Luz*. Il fut *tata nganga* dans la religion congo du *palo monte*.



Felipe García Villamil, qui dirigea le groupe folklorique *Emikeke de Matanzas*, lui, dans sa biographie *Drumming for the Gods* (2000), se présente ainsi :

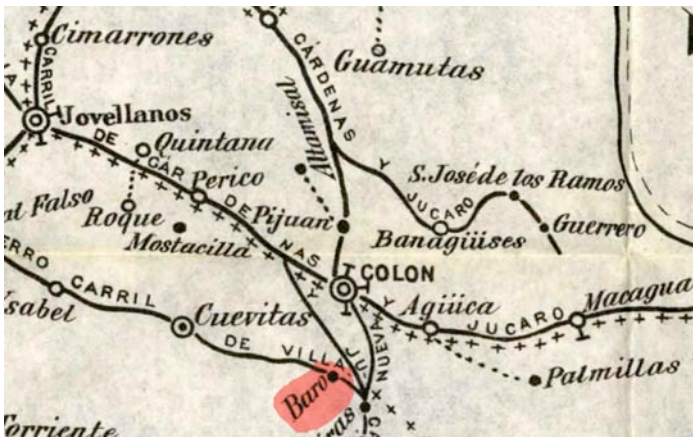
« Je suis Balogún depuis 30 ans; Olubata du tambor de fundamento Añá Bí Oyó (consacré en 1907) ; Olúañá de Matanzas depuis 40 ans; Omo-añá depuis 45 ans; Olú-iyesá, Tata Nganga, Amasa Nkita, Rompe Monte Quinumba Maria Munda, de la lignée Yo Clava Lo Taca Ruba, Isunekue de la potencia abakuá Efí Kunambere de Matanzas; Ponponte Mio Siro Akanabión; et mon grade en abakuá est: Isunekue Bijuraka Mundi, Isunekue Atara Yira Atara Kondó, Isunekue Baibo Enyene Baibo. Mes parents sont Tomasa Villamil Cárdenas et Benigno García García (avec sept degrés en Palo). Je suis petit fils de Tomasa Cárdenas (la fille de Ño Blas Cárdenas) et de Juan Villamil d'un côté, et de Aniceto Kongo García Gómez et de Carlota García de l'autre ».

⁴² **Nasakó** = herboriste des sociétés *abakuá*, l'un des grades les plus hauts.

4.3. Le Cas de la Famille Baró de Jovellanos.



Plus révélateur encore de cette **non-dichotomie entre tradition et spectacle** est le cas de la famille **Baró de Jovellanos** et du groupe folklorique de musique arará **Ojun Degara**.



Dans les années 1870, à l'âge de 11 ans, **Esteban Baró « Tossú »** arriva esclave du Dahomey avec ses parents. Ils vécurent dans l'*ingenio Santa Rita*, au sud de Colón, propriété de Don José Diago en 1877. Cet *ingenio* ne sera pas démoli à la fin du XIX^e siècle et deviendra le *central Santa Rita* ou *central René Fraga*. À l'abolition en 1886, la famille déménagera à Bemba (actuelle Jovellanos), et Esteban Baró y fondera le 7 novembre 1920 la *casa-templo « Sociedad San Manuel y sus Descendientes »*, en pleine période de répression des cultes afro-cubains. Le 23 mars 1977, ses descendants Maximiliano et Miguelina Baró, qui dirigeaient la société *San Manuel*, fondèrent le groupe *Ojún Degara*, assistés du petit-fils d'Esteban : Miguel Medeiros Baró.



Ojún Degara est le **seul ensemble folklorique de tradition arará** de tout Cuba. Il a reçu l'aval du gouvernement en tant que groupe professionnel d'état, et ce sont ses membres qui continuent à diriger la société *San Manuel*. Là encore, il n'y a **aucune séparation entre folklorico et artístico**.



Le groupe *Ojún Degara* en concert à Jagüey Grande, province de Matanzas.

4.4. Les *Abakuá* de Matanzas et de Cárdenas.



Le phénomène *abakuá* est lui-aussi **urbain par essence** : ces sociétés, comme en Afrique, ne peuvent se fonder que dans des territoires qui se jouxtent, et doivent être parrainées par une « loge » déjà existante. Les *abakuá* nomment Matanzas **Itiá Fondoga** et Cárdenas **Itiá Nkanima Nsene**. Lydia Cabrera écrit dans *La Regla Kimbisa del Santo Cristo del Buen Viaje* : « Dans les années 1860, à l'époque de la persécution de la société par Rodríguez Batista et Trujillo Monagas, chefs de la police havanaise, les obonekue⁴³ se réfugièrent à Matanzas et la loge Biabanga commença à y parrainer d'autres potencias ».

En 1862, une première société *abakuá* s'est donc établie dans la ville de Matanzas. Une autre fut créée en 1927 à Cárdenas. En 1990, Lino Arturo Neira Betancourt écrit qu'il existait :

**33 sociétés abakuá dans la ville de Matanzas, et
5 dans celle de Cárdenas.**

ANEXO: 13

TABLA DONDE SE MUESTRA LAS SOCIEDADES SECRETAS ABACUÁ EXSTENTES EN CÁRDENAS HASTA EL AÑO 1999.

Juego Abacuá	Año de Fundación	Mokongo(Máxima jerarquía)
Cieron Empoto	1912	Julio Morales
Ita Muñon Obane	1934	Eduardo Cerní
Efi Kiñongo Obane	1935	Lázaro Carenza
Ecoria Abacuá Efo	1935	Silvio Díaz
Eron Englon	1936	Juan Jiménez
Eron Ellimi	1962	Alejandro Alfonso
Eron Buron	1996	Félix Telechea
Efi Enllimiña	1997	Juan Luis Cabrera
Ecori Efi Kiñongo	1997	Martín Pelayo
Apapa Efi	1998	Lázaro Morales
Efi Cobia	1998	Cuchi
Efi Acobo	1999	Santiago Ricos

Fuente: Cossío Hernández, Eduardo. Entrevista a Eduardo Cossío Hernández. Presidente de la Asociación Secreta Abacuá en Cárdenas, 9/VI/1999.

Cependant, comme le montre le tableau ci-dessus, la ville de Cárdenas aurait compté 12 sociétés *abakuá* dans son histoire.

Les liens entre la *rumba* et l'*abakuá* ont toujours été très forts : ils ont des berceaux communs dans les trois ports havanais, *matancero* et *cardenense*. Depuis le XIX^e siècle, beaucoup d'*abakuás* et de *rumberos* sont dockers, et ce sont ces derniers qui inventèrent le *cajón de rumba*.

⁴³ **Obonekue** = Dignitaires *abakuá* (**obón** = roi et **Ékue** = centre du mythe *abakuá*, tambour parlant).

4.5. Le dernier foyer *bríkamo* de Cuba.

Autre musique **uniquement urbaine**, car présente seulement dans la ville de Matanzas, le *bríkamo* est souvent considéré à tort comme de la musique *abakuá*. Israel Moliner Castañeda écrit en 1976 :

« Selon les documents de l'Archive historique provinciale de la ville de Matanzas, le *cabildo* carabalí de l'Enfant Jésus se trouvait dans la rue Velarde de 1860 à 1866 et dans la rue Dahoiz, n^{os} 147 et 217 à partir de 1870. Ses *contramayorales* ou chefs de *cabildo* furent Francisco Cayo de 1864 à 1878 et José Vega de 1878 à 1890 ».

Un informateur de Lydia Cabrera dans *La Société Abakuá*, raconte que :

« Dans le dernier *cabildo* *bríkamo-oro* de Matanzas, avec le vieux Agustín Kakanda pour chef, ils jouaient un instrument qui ressemblait à un lit de camp. Une planche posée en travers du dos de deux ânes, sur lequel on jouait avec deux baguettes: *kán-kán-kán, kún-kán-kún kán kán*⁴⁴... et on jouait aussi l'*ekón* (cloche *abakuá* frappée) ». D'autres informateurs tels Rogelio Martínez Furé citèrent le *bonkó enchemiyá* comme instrument joué dans le *cabildo*, ainsi que des « petits tambours » (semblables aux *enkomo abakuá* ?). Mais de nos jours, on y voit jouer des *cajones* (car les cérémonies sont précédées de *rumba*), et une cloche à deux sons.



L'objet central – ou *fundamento* – du culte est un tableau représentant *El Niño de Cañamazo*, qui syncrétise à la fois *El Niño de Atocha* et l'Enfant Jésus. Le *cabildo* est depuis très longtemps dirigé par des femmes, qui seules peuvent y danser. Toutes les femmes qui participent sont des descendantes de « Yeya » (Regla Calle), qui dirigea longtemps le *cabildo*. Une partie des offrandes est faite au tableau, et une autre aux enfants présents lors des cérémonies. À la mort de Yeya Calle, le tableau de l'enfant sacré fut transféré dans la maison de Pedro Calle, et le *cabildo* cessa pour un temps ses activités. C'est l'une des femmes de la famille, « Deysi » (Agueda Hernández Quarless) qui décida de renouer avec la tradition après qu'elle ait eu une vision de l'Enfant, et d'organiser un rituel annuel chaque 13 janvier, jour de l'Enfant Perdu.

⁴⁴ Il s'agit du *pianito* ou *marimba* à 6 touches de bois, jouée autrefois par les *Bríkamo*, cité par Ortiz.

4.6. Le *iyesá*.



Cabildo *iyesá* moddú, 1986. À droite : Moises Urrutia à nouveau, sur les deux photos.

Le *iyesá*, si célèbre à Cuba à cause de son toque binaire possédant un caractère festif très marqué, peut être considéré en voie de disparition car on ne le joue plus de manière traditionnelle que dans la province de Matanzas et dans celle de Sancti Spíritus, dans seulement deux endroits isolés.

Là aussi, le *iyesá* est un style qui est devenu urbain parce que Matanzas est le seul endroit de la province où il est joué : au sein du ***cabildo iyesá moddú***, ou *cabildo San Juan Batista*, fondé le 24 juin 1845, ou au sein du *cabildo lucumí Santa Teresa*. On peut se demander pourquoi, de toutes les nations yoruba présentes à Cuba, seuls les *Iyesá* ont gardé leur culture propre. Peut-être est-ce parce que leur capitale en Afrique, **Ilesha**, n'a jamais été conquise militairement par l'armée d'Oyó : les *Iyesá* ont simplement fait allégeance à l'empereur.



Tambours *bembé* africains. À gauche, temple de *Logunede*, Ilesha, Nigeria.

On peut rapprocher de manière significative les tambours *iyesá* des tambours *bembé* africains, joués dans la région d'Ilesha : tendus à l'aide de cordes, cylindriques et bimembranophones. Les tambours *bembé* sont souvent munis d'un timbre. Ils peuvent être vert et jaunes comme les tambours *iyesá* cubains : ce sont les couleurs des divinités Ogún et Ochún, principaux *orichas iyesá*. Quand à San Juan Batista, il est synchrétisé avec Ogún.



Ailleurs dans l'île, seuls les groupes folkloriques jouent encore le *iyesá*, qui ne comporte de deux rythmes ou *toques*. L'instrumentation comprend trois tambours sur le *toque* ternaire, et quatre sur le *toque* binaire. Comme dans l'*arará*, on ne joue pas le quatrième tambour du jeu sur tous les rythmes. Deux cloches à deux sons ou *agogó* font partie de l'ensemble. Traditionnellement, il s'agit de cloches doubles, mais on voit aujourd'hui beaucoup de cloches simples frappées à deux endroits différents.

L'ensemble de tambours *iyesá* du *cabildo San Juan Batista* a déjà joué loin de Matanzas : à Camagüey, Ciego de Ávila, Cienfuegos, Párraga (à La Havane), à Luyanó (la Havane également), à Batábano et jusqu'en *Oriente* : les réseaux religieux cubains n'hésitent pas à contacter cet orchestre de rituels quand il est nécessaire (quand un rituel *iyesá* est requis) pour aller jouer loin de ses bases. Les tambours *iyesá* sont nourris avec du sang, et Añá, la divinité des tambours *batá*, réside dans le tambour principal, de la même manière.



4.7. Les derniers tambours *egbado* de Cuba : les tambours d'Olókun d'Oba Tero.

Il existe peu d'information sur les tambours d'Olókun, de culture *egbado*. Ils ne jouent qu'en de rares occasions, lors de cérémonies tenues secrètes. D'après John Mason dans son ouvrage *Orin Orisha*, le culte à Olókun serait arrivé à Cuba vers 1850. La langue pratiquée est le *lucumí/yoruba* alors que l'iconographie et la forme des tambours sont caractéristiques des Edo de Bénin City, dont Olókun est une divinité majeure.

Le caractère urbain de ce culte est avéré, puisqu'il y eut originellement à Cuba deux maisons-temples consacrées à Olókun. L'une à La Havane créée par la prêtresse **Yenyé T'Olókun**, grand-mère de Josefa « *Pepa* » Herrera (1864-1947), et l'autre à Matanzas ayant appartenu à Ma' Monserrate Gonzalez « **Oba Tero** », la marraine de Ferminita Gómez. *Oba Tero* était *lucumí* et aurait commandé la fabrication de ces tambours à *Añabí* et *Atandá* à l'époque où elle vivait à La Havane. Ce jeu est constitué des seuls tambours sacrés d'Olókun connus.



Tambours d'Olókun d'Oba Tero, photo John Mason.

Ils résideraient aujourd'hui au **cabildo Nilo Niyé** à Matanzas comme l'indique Miguel Willie Rámos, qui précise qu'Eugenio Lamar aurait également hérité de la garde de ces tambours:

*« Après la mort d'Oba Tero, ce fut **Ochabí** qui hérita des tambours, et qui pris soin d'eux jusqu'à sa mort. Ils passèrent alors entre les mains de ses enfants. **Víctor Torrientes**, l'aîné d'entre eux, en eut la charge. Après sa mort, ils furent transmis à d'autres membres de la famille jusqu'à Eugenio « **Cucho** » Lamar (Echú Dina). Ochabí et sa fille, Celestina Torrientes (Olufan Dei) consacrèrent Echú Dina dans les années 40. Au moment où ils échurent à Echú Dina, les tambours étaient dans un état très précaire, pour plusieurs raisons. Echú Dina les retira de la maison d'Ochabí car il craignait que la maison ne s'écroule sur eux. Tout au long de sa vie, il garda les tambours dans sa propre maison. Echú Dina décéda en 1998, et après d'âpres discussions entre les différentes personnes désireuses d'en prendre possession, les tambours retournèrent dans la maison d'Ochabí dans la calle Salamanca. Actuellement, c'est **Antonio Pérez**, plus connu comme « **El Chino** » qui y réside. Pérez, qui n'est pas initié, a souffert de beaucoup d'animosité de la part de la communauté religieuse, et tout spécialement des tamboreros. Pérez a toujours respecté scrupuleusement les soins appropriés aux tambours et les recouvre d'un tissu blanc, comme c'est l'usage quand ils ne sont pas en activité. Non seulement il vit dans la maison d'Ochabí, mais de plus on l'a chargé de prendre soin des orichas d'Oba Tero qui y résident, en tant que reliques historiques et religieuses. Celles-ci sont très importantes pour les descendants d'Ochabí ».*

4.8. Le spiritisme *matancero*.

Le spiritisme est une pratique religieuse, mais ne constitue pas une religion : il n'est pas régi par une institution et ne comporte pas d'initiations. Il est une doctrine basée sur la communication avec les esprits des morts. Apparue aux USA, il fut codifié par le pédagogue et philosophe français **Allan Kardec** en 1857 avec la publication de son « **Livre des Esprits** ».



L'*espiritismo* apparaît à Cuba à cette même période, sans doute via les USA et l'Espagne, où Barcelone était un grand centre européen. Plusieurs formes de spiritisme se sont développées dans l'île, dont l'*espiritismo científico*, considéré comme une science par ses adeptes, également nommé *espiritismo de mesa* (de table), peu pratiqué aujourd'hui en raison de sa dimension intellectuelle et de la rigueur requise dans l'étude et le respect de la doctrine de Kardec. D'autres formes créoles sont apparues, où les idées originelles spirites se mêlent avec des éléments du catholicisme et des cultes africains tels que le *palo monte*, la *santería*, ou l'*arará* :



L'*espiritismo de cordón* ou *orilé*, ainsi nommé en référence au cordon reliant le corps à l'esprit, et à la chaîne formée en cercle par les pratiquants. Fernando Ortiz indique une possible influence indienne *Taino* dans cette danse en ronde, qui est la seule où l'on se donne la main, dans les traditions afro-cubaines. Ce type de spiritisme est plus répandu en *Oriente* où l'on trouve aussi une forme musicale associée au spiritisme appelé *bembé de sao*. Dans l'*espiritismo de Cordón*, les rondes s'accroissent progressivement et provoquent la transe par hyper-ventilation des adeptes, qui martèlent le sol de leurs pieds.

L'**espiritismo cruzado**, présent en Oriente sous une forme appelée **lucumí cruzado**, est une manifestation créole, dans laquelle se retrouvent des éléments du spiritisme originel mélangés à ceux des cultes afro-cubains de la *santería*, du *palo monte*, et même à des éléments chinois comme la cartomancie. Plutôt rurale à ses débuts, cette forme a aussi gagné les classes populaires des villes et des banlieues. Celle-ci semble la plus répandue car plus accessible et moins rigide. Il s'agit de la forme de spiritisme la plus courante dans la province de Matanzas. Dans certaines familles de religion *yoruba* d'*Occidente*, il est nécessaire d'organiser une « messe spirite » pour « faire la paix avec les morts de sa famille » avant d'entâmer une initiation à la *santería*. Selon certaines sources, des sessions de spiritisme avaient lieu dans les *palenques* et chez les insurgés pendant les deux Guerres d'Indépendance de la fin du XIX^e siècle.

Les pratiques spirites s'accompagnent, en *Occidente*, avec des *cajones* de bois et sont appelées « **cajones al muerto** ». On y joue des rythmes apparentés au *guaguancó* pour les chants catholiques, à la *makuta* et au *palo* pour des chants *congós*. Dans les trances de possession, ce sont des morts qui viennent habiter les corps des **mediums**, prodiguer des conseils, ou régler des problèmes concrets de la société locale. Les révélations de ces esprits des morts sont toujours très spectaculaires. Un orchestre de quatre musiciens (deux *cajones*, un *catá*, et une paire de *claves* en alternance avec une *guataca*, généralement jouées par un chanteur) est suffisant pour réaliser un *cajón al muerto*.

D'abord apparu dans les milieux intellectuels blancs de La Havane, Sagua La Grande, Matanzas, Colón, Camagüey, Sancti Spíritus, Manzanillo et Santiago de Cuba, c'est vers la fin du XIX^e siècle, avec la publication dans le pays de plusieurs revues spécialisées que le spiritisme se diffuse dans toute l'île, et qu'il gagne les zones rurales et les classes populaires. En 1890 fut créée la première organisation nationale spirite ou *Sociedad Espiritista de la Isla de Cuba*, avec pour objectif l'union de tous les centres de spiritisme de l'île et la diffusion de la doctrine. Fernando Ortiz publia au début du XX^e siècle *La Filosofía penal de los Espiritistas*, et se déclara lui-même « néospiritiste ». Le phénomène prit beaucoup d'ampleur au XX^e siècle, comme le montre le premier congrès national de 1920, auquel participent 562 délégations, 113 centres de spiritisme et 336 individus à titre personnel et au cours duquel est établi le 31 mars (jour de la mort de Kardec) comme jour du spiritisme (*día espiritista*). La société décida en 1963 de sa dissolution en raison des pressions du gouvernement castriste. Mais la pratique de l'*espiritismo* reste très ancrée dans la société cubaine d'aujourd'hui.



Jovellanos : orchestre de *cajón al muerto* et de rumba « *La Luz, La Fé y la Unión* »,
(La lumière, la foi et l'union, phrase emblématique de la doctrine spirite).

Dans la ville de Matanzas, bien qu'il n'existe plus de lieu spécifique dédié, la pratique de l'*espiritismo* est commune aux adeptes des cultes *lucumí*, *arará* ou *congo* et se déroule dans les *casatemplos* comme chez des particuliers. Mais généralement, on n'y accepte pas un mélange de pratiques dans le même espace, bien que parfois des éléments et objets sacrés puissent être juxtaposés : si une personne initiée au *palo monte* organise une messe spiritiste chez elle, sa *nganga* ou *prenda* devra se situer dans une autre pièce, afin qu'il n'y ait pas d'interférence entre les différents esprits des deux cultes.

Dans l'ouvrage universitaire *Elementos Tangibles en la Práctica de la Variante Cruzada del Espiritismo en la Ciudad de Matanzas* d'**Andrés M. Rodríguez Reyes** (2010), l'auteur insiste sur l'importance des morts (des ancêtres) dans les religions afro-cubaines *lucumí*, *arará*, *congo* et *abakuá*, et cite le musicien et sacerdote **Francisco Zamora « Minini »** :

« **Ikú lo bí ocha** (que l'on traduit généralement à Cuba par « *el muerto parió al santo* » : le mort a donné vie au saint), et c'est ainsi que cela doit se passer, car **le mort est plus grand que le saint. Il faut avant tout prendre soin du mort, car c'est de celui-ci que naissent toutes les religions** ».

Rodríguez Reyes écrit encore : « Chez les yoruba, **Eggun** (les ancêtres divinisés) reçoivent des offrandes avant Eleguá, et séparément des orichas (...). Il faut souligner que la pratique de l'*espiritismo cruzado* au sein des *casas templos* de la Regla de Ocha ne constitue pas seulement un complément à l'adoration des ancêtres ni un moyen supplémentaire de propitiation. Pour le santero, l'action des morts devient un puissant système parallèle de pouvoir magique, qui sert à solutionner différentes tâches et conflits que lui imposent son activité sociale et religieuse. Pour lui, cette variante du spiritisme fonctionne de manière complexe. Elle interagit, au sein de la pratique rituelle de la *casatemplo*, avec la Regla de Ocha et avec la Regla de Palo Monte ».

Rodríguez Reyes cite ensuite la *iyalocho matancera* **Regla Pérez Herrera** :

« Le mort est très grand. Personne ne sait tous les problèmes qu'il peut résoudre grâce à son action. Il travaille avec des fleurs, des parfums, des verres d'eau, des herbes, des **despojos**⁴⁵ et des **limpiezas** (nettoyages, purifications), mais il peut aussi te commander de faire beaucoup de travaux aux pieds du saint, pour que celui-ci travaille à son tour. Celui qui ne fait aucun cas des morts, celui-là est perdu ». Le terme de « travail » a ici le sens de « travail avec la magie ».



Objets caractéristiques des cultes spirites : poupées noires, fleurs, verres d'eau, dont l'un contient un crucifix de métal blanc et un autre une bougie, parfum, cigares et baton d'Eggun ou *pagugú*.

Selon l'actuel *oba* et *oriaté* du **cabildo Santa Teresa** de la famille Villamil-Alfonso à Matanzas, **Ángel Joel Acosta Polledo**, les manifestations de l'*espiritismo cruzado* ont une grande incidence dans les pratiques rituelles du *cabildo* : « en ocha il faut toujours compter avec les morts, mais chez nous ils constituent un tronc très fort, car ce sont eux qui ont fondé le *cabildo*, et ce sont eux qui nous aident à le maintenir. Il existe des liens très puissants avec les ancêtres, qui ne peuvent être rompus ». L'*oriaté* évoque ici forcément les ancêtres fondateurs du *cabildo*, **Ño Blas Cárdenas** et **Mauricio Piloto**, les patriarches de la dynastie, qui, s'ils peuvent être invoqués via l'*espiritismo*, le sont généralement plutôt via le culte à Eggun.

⁴⁵ **Despojo** = Litt. Dépouillement, dépôts, restes. Prend le sens de « rebut », ensemble de choses négatives que l'on jette.

Rodríguez Reyes énumère également « certaines pratiques de la religion santera qui se mêlent aux pratiques spirites :

-placer un verre d'eau et une bougie allumée derrière la porte de sa maison, dédiés à Eleguá, gardien des entrées, interdisant la pénétration de mauvaises influences à l'intérieur.

-déposer des offrandes aux carrefours, également domaine de prédilection d'Eleguá.

-revêtir des poupées de couleur noire de vêtements aux couleurs des orichas.

-manifestations et trances de possession d'esprits des orichas lucumí ayant un rapport avec la mort ou **santos muerteros** : Babalú Ayé, Ochún, Yemayá, Oyá et Obatalá, alors respectivement nommés par les spirites Hermano Lázaro, Hermana Caridad, Hermana Regla, Hermana Teresa et Hermana Mercedes.

-équivalent de la coronación de santo, ou kariocha, qui en spiritisme devient la coronación espiritual ».

Quand à la relation entre *palo monte* et *espiritismo*, il écrit : « Il est nécessaire de préciser que l'espiritismo cruzado et la Regla de Palo Monte sont deux champs d'action rituels différents, qui dans la pratique religieuse ne doivent pas être confondus, à cause de leurs natures et manifestations distinctes de par leur essence spirituelles. En rapport avec cette affirmation, la santera et spiritiste **Xiomara Naranjo Cortés** déclare : Parfois, les **nfumbe** ou **muerteros de cazuela** (esprits des morts dont les restes sont contenus dans la prenda des *tata nganga*), se présentent dans les messes spirites, et cela ne devrait pas exister, car ce sont deux sujets différents. Les esprits du cordon spirituel de la personne ne sont pas les *nfumbe* : ceux-ci sont des saints matériels, car leurs os sont présents dans la *cazuela* du brujo (litt. « sorcier »). L'esprit spirite, lui, est libre, il évolue librement dans l'espace, et même s'il se présente via des moyens santeros ou paleros, il est invoqué avec des orations et des chants spirituales. L'autre n'est pas libre, car il répond uniquement à sa *cazuela* et aux paleros. On l'invoque différemment, et on lui fait des sacrifices. Il faut faire très attention avec ça, parce que cela peut créer des problèmes aux personnes, ou à leurs maisons religieuses ».



5. Les Styles Ruraux disparus de la province.

5.1. La *yuka*.

Musique *congo* de divertissement, profane, la *yuka* se jouait encore au début du XX^e siècle dans les provinces du centre et de l'ouest. Aujourd'hui on ne la joue plus de façon traditionnelle que dans la province de Pinar del Río et dans celle de Villa Clara.



Gravure de 1859 représentant la *yuka*.

On jouait la *yuka* dans les plantations *matanceras*, comme à Cidra, dans l'*ingenio San Cayetano*, propriété de la famille Erice, puis de Julián Luis Soler Alfonso. Les cultes lucumí présents dans l'*ingenio San Cayetano* furent transférés dans une maison de saint à un endroit nommé Curamagüey. Régi par Bonifacia Alfonso « Ochún Gaddé », on dit « qu'elle elle-même aimait danser la *yuka*⁴⁶ ».

Juliana Alfonso Alarcón, dont la grand-mère était esclave dans l'*ingenio Triunvirato*, dit dans une interview : « Oui, je suis née dans le barracón de l'*ingenio Triunvirato*, non loin d'ici, et ce fut la Noire Encarnación Alfonso qui coupa mon cordon ombilical en 1921. À cette époque il y avait longtemps que l'*ingenio* était désaffecté, mais **ont** avait donné le barracón aux Noirs pour qu'ils y vivent en liberté. Nous vivons dans des conditions désastreuses, désastreuses... ». *San Cayetano*, *Triunvirato* et *Ácana* étaient trois *ingenios* géants autour de Cidra.



Tambours de *Yuka* de la province de Pinar del Río ; photo Ned Sublette.

⁴⁶ Jorge Brito Santana, *Curamagüey, Enclave Lucumí en Matanzas*, 2014.

« Dans la province matancera, les principaux centres de danse de yuka étaient à Cárdenas. Fils d'une célèbre danseuse de yuka, Luciano Eladio Sombi Arrieta « Argó », danseur du groupe Columbia del Puerto de Cárdenas, nous décrit la danse de la yuka qu'il voyait dans son enfance :

« On dansait en couple : un seul homme et une seule femme. Si la femme réussissait à couvrir l'homme de sa jupe ample, celui-ci avait perdu et ne pouvait plus danser. L'homme gagnait quand il réussissait à la « vacciner » (vacunar ou vacunao, geste de possession de l'homme en direction du sexe de la femme)⁴⁷ ».

Dans sa biographie⁴⁸ publiée aux Etats-Unis, l'olubató Felipe García Villamil explique :

« Dans ma famille, les tambours congo étaient gardés dans la maison des frères de mon père, Cundo et Fabián, à Cárdenas, dans la campagne. Les tambours étaient là, accordés et prêts, et ils les recouvraient d'une toile quand ils ne servaient pas. Ils jouaient dans les verbenas (kermesses), c'est-à-dire des fêtes populaires, en dehors des rituels de palo. Les tambours de yuka ne sont pas nourris, ils n'ont pas de secret à l'intérieur, et ceux qui les jouent n'ont pas à suivre d'initiation spécifique ».

5.2. Le tambor de cáñamo.



Ce sont des tambours rituels *lucumí* pouvant être considérés comme des héritiers des **dundún** yoruba, mais ils ont perdu une grande partie de leur caractère parlant : leur tension n'est plus modifiable. Autrefois présents dans la province de Matanzas et dans celle de Villa Clara, ils ne sont plus joués que dans les régions de Cienfuegos et de Palmira, où leur tradition est encore forte.



Photo : Daniel Chatelain.

⁴⁷ Israel Moliner Castañeda, *Matanzas, Los Bailes, in Revolución y Cultura*, Cuba 1976.

⁴⁸ *Drumming for the Gods, The Life and Times of Felipe García Villamil, Santero, Palero and Abakuá*, Philadelphie, 2000.



Marímbula cubaine et agidigbo yoruba

5.3. Le *bembé* de *marímbula*.

Beaucoup d'auteurs ont voulu voir dans la *marímbula* une origine congo, à cause de son nom. On sait maintenant que son origine est sans doute dans l'*agidigbo* yoruba. Si dans l'histoire cubaine on note son utilisation ancienne dans les musiques *mandinga*, *congo* et *abakuá*, on mentionne également sa présence, plus récente, dans des *fiestas de bembé* :

« À propos de l'usage de la *marímbula* pour accompagner les chants de l'orú lucumí, les investigations menées en 1989 dans la province de Matanzas auprès de divers informateurs signalèrent deux cas : le premier à Los Árabos où l'on se rappelle que dans la décennie de 1910, dans les fiestas de santo on jouait avec des tambours et une *marímbula*, parce que c'était une coutume des vieux Africains qui vivaient dans cette zone. Le second cas fut mentionné par Jesús Alfonso, « Gallego », prestigieux musicien matancero qui connut dans son enfance un marimbulero de la région de Sabanilla, qui était fameux pour participer aux fiestas de santo en chantant tout en s'accompagnant de sa *marímbula* au lieu de tambours⁴⁹ ».

À Trinidad, dans la province de Sancti Spíritus, l'usage de cet instrument dans le *bembé* s'est maintenu. Il a disparu dans les provinces de La Havane, de Matanzas et de Villa Clara.

5.4. La *tumba francesa*.

L'Atlas du CIDMUC recense deux sociétés de *tumba francesa* dans l'histoire de la province de Matanzas, tout comme dans celle de La Havane. Il est difficile de savoir avec précision quelles musiques on y jouait, qui ont pu être assez différentes de ce que jouent aujourd'hui les sociétés d'*Oriente*. On entend par *tumba francesa* les musiques profanes jouées dans les plantations tenues par des Français venus d'Haïti.

Les activités des sociétés de *tumba francesa matanceras* n'ont jamais été décrites, et sont aujourd'hui totalement oubliées.

⁴⁹ *Intrumentos de la Música Folclórica-popular*, CIDMUC, Cuba 1997.

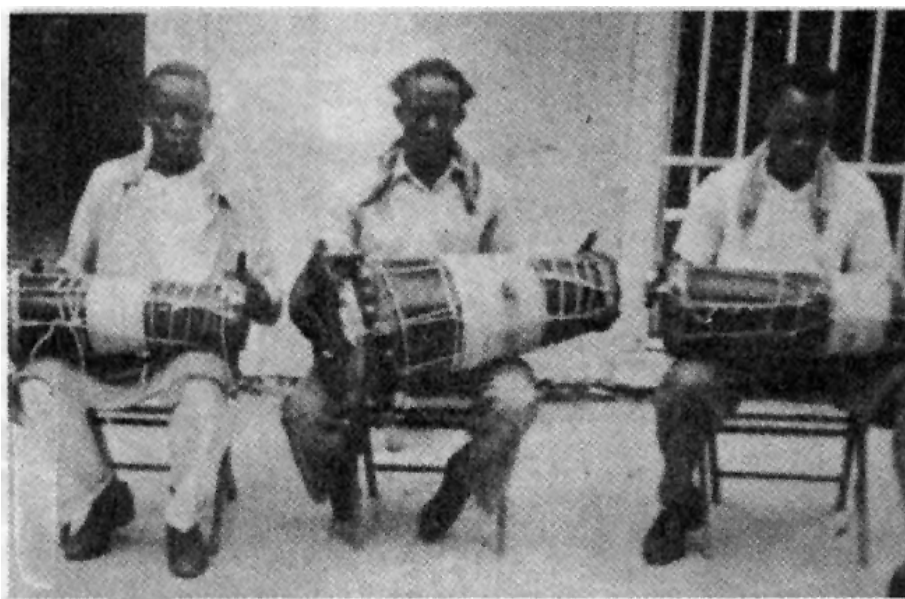


Photos : Cidmuc et Ned Sublette.

5.5. Le *kinfuiti*.

Ce tambour à friction *congo* ne s'est maintenu que dans la région de Mariel, à Quiebra Hacha. Il était joué auparavant dans toutes les provinces d'*Occidente*, selon Argeliers León, « partout où ont existé des *cabildos congos* ». Dans l'ouvrage du Cidmuc on lit :

« *Gabino Forcade Catalá de la localité matancera de Calimete* (1 108 habitants en 1907, dans le *partido de Colón*), dans une interview réalisée en 1981, raconte : *Ici-même dans la calle Teniente Velarde, que depuis son début jusqu'à son extrémité on appelait calle de los Congos, se réunissaient ceux d'ici, qui invitaient à ceux de Amarillas, Apocada, de Mercedes et de Las Vegas. Moi aussi j'étais kinfuitero et je jouais d'un tambour énorme. On avait pratiqué un trou dans sa peau, et on y attachait une corde et un morceau de bois à l'intérieur* ».



5.6. Les tambours *kuele*.

De ces tambours *lucumí* très proches des *batá*, et dont les côtés sont rectilignes et non courbés, on ne connaît que cinq jeux, encore en activité dans les années 1980. Quatre d'entre eux étaient situés dans la province de Matanzas, et le cinquième dans la province voisine de Cienfuegos, où on les appelle *batá de Oyó*. Deux des jeux *matanceros* officiaient à Cárdenas, un autre à Cidra, et l'autre à Jovellanos. On les accompagnait de une ou deux cloches *agogó* et d'un ou deux *acherés* (maracas végétales).

6. Les Styles Ruraux Mantanceros toujours Vivaces.

6.1. Les dernières traditions arará de Cuba.

L'*arará matancero* est à la fois rural et urbain. Il a été pratiqué dans des *cabildos arará* en ville (dans les quatre *cabildos* de cette nation recensés dans la province) tout comme dans les plantations. Moins nombreux que les esclaves *congo*, *lucumí* ou *carabalí*, les *Arará* étaient connus à Cuba sous une dizaine d'appellations ou « nations ». Dans la province *matancera*, trois nations *arará* subsistent :

-**Dajomé** à Jovellanos, Perico et Matanzas

-**Sabalú** ou *sabaluno*, à Matanzas, Perico et Agramonte.

-**Mahino** à Perico et Jovellanos.

Curieusement, les *Mahino* et les *Sabalú* sont séparés en deux nations distinctes, alors que Savalou était l'ancienne capitale du royaume mahi. Cependant, il existerait deux nations mahi distinctes au Bénin, des « faux *mahi* », chassés vers le nord par les Dajomé, se seraient installés à l'ouest de Savalou.

Dans chaque nation et chaque ville de la province de Matanzas, on a donc des styles d'*arará* aux répertoires distincts, les divinités elles-mêmes portant des noms différents :

5. Cuadro que muestra en síntesis la variedad de las denominaciones de los foddunes arará, en algunos de los municipios de la provincia de Matanzas. Se señala, además, el panteón gangá y la relación que se establece en ambos casos con los orichas de la Santería

Panteón yoruba	Arará Jovellanos	Arará Matanzas	Arará Perico	Panteón gangá
Elegguá	Jurajó	Afrá	Jundajó Afrá	Yeguá
Oggún	Ajuajún	Oggún	Chacho Cuacuturio	Nou
Ochosi	Aggué	Aggué o Argué	Aggidai	-
Babalú Ayé	Dalluá o Alua	Asoyi	Alúa o Azojano	Yebbé
Obbatalá	Ajosi	Makeno Uñelo	Sumaddonu	La Vieja
Los Ibeyis	-	Ajojó	-	-
Changó	Gebbioso	Gebbioso	Oluoso	Mamba
Oyá	Addañó	Addañó	Allegue	Oyá
Yemayá	Ferequete	Afrequeté	Ferequeté	Obbé
Ochún	Foddún Masé	Foddún Masé	Aquereté	Yeyé (La Señora)

Dans chaque endroit, le nombre de tambours dans un jeu consacré est également différent : parfois il comporte trois tambours, parfois ils sont quatre.

D'après Rogelio Martínez Furé, « les foddunes (divinités arará) *Sakpata* et *Nana Burukú* sont des dieux d'origine mahino. La tradition mahino est conservée avec une grande pureté dans le *cabildo* San Manuel de Jovellanos. Au Brésil, on considère *Obaluyé* ou *Omolou* (noms yoruba du foddún *Sakpata*) et *Nana Burukú* comme des dieux d'origine mahino. D'après Paul Mercier (*Les Fons du Dahomey*, 1959), *Sakpata* est venu de Savalou, au nord du Dahomey ».

Toujours d'après Furé, « à Cuba, nous pouvons citer la maison de *Mayito*, à Matanzas, et les trois sociétés dahoméño de Perico comme exemples de casa-templos où l'on conserve la pureté de l'héritage dahoméen ».



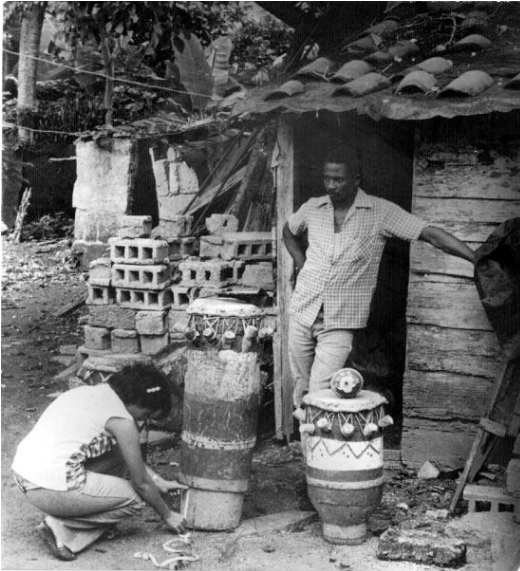
Tambours de la *casa-templo* de Mayito, *arará dajomé*.

À Matanzas, la *casa-templo* de Mayito est un ancien *cabildo*. Mayito avait été consacré dans la religion arará le 20 novembre 1943. Sur la photo ci-dessus figurent cinq tambours parce qu'il y a deux *mulas* (tambour medium), dont l'une sert de tambour de remplacement.



Tambours du *cabildo Espiritu Santo* de Matanzas, *arará sabalú*. Le musicien traditionnel *matancero* Moises Urrutia (second de g. à d.) est également joueur de *iyesá* et *omo-añá*.

À Matanzas toujours, le *cabildo Espiritu Santo* tient son origine de l'ancien *cabildo sabalú nonjo*. On y célèbre plusieurs fêtes en mai et juin.



À Perico, la *Sociedad Africana Santa Bárbara*, fondée en 1887, au lendemain de l'abolition de l'esclavage, par Ma' Florentina Zulueta, célèbre les fêtes du 4 décembre (*Santa Bárbara*), du 17 décembre (*San Lázaro*) et du 24 septembre (*Virgen de las Mercedes*). Les tambours, au nombre de trois, sont régulièrement repeints et « nourris » d'offrandes. Il ont à l'origine été achetés à l'*ingenio Flor de Cuba*, qui faisait partie de la ceinture de 30 plantations au nord de Colón :



Eux-aussi ont donc une origine nettement rurale. Avec la famille Baró originaire de l'*ingenio* Santa Rita, nous avons-là **deux foyers arará différents** distants d'à peine 10 kilomètres, **tous deux situés dans des ingenios**. En 1857, l'*ingenio Flor de Cuba*, propriété de la famille Arrieta, comptait 409 esclaves et 170 travailleurs chinois.

Les ancêtres esclaves des nombreux membres de la famille Zulueta qui composent (avec la famille Angarica) la société *Santa Bárbara* sont probablement issus de l'*ingenio Álava*, propriété aux 600 esclaves de Julián de Zulueta y Amondo.



Rituel de « nourriture » des tambours de Perico : sur plusieurs *fundamentos* du *foddún* Asoyi, sont disposés des *jas* (attributs d'Asoyi, petits balais de fibre végétale).

La société est l'un des derniers, sinon le dernier endroit de Cuba où l'on joue encore la *jícara de jobá*, un tambour d'eau spécifique de la culture *arará* :



Offrandes en argent liquide posée sur le rebord de la *jícara*.

Dans l'eau lustrale utilisée pour le rituel utilisant la *jícara*, des plantes ont été jetées. Des offrandes d'argent en billets sont faites au musicien, trempées dans l'eau et posées sur le bord de la *jícara*.

À Perico existe également la *casa-templo Asojano* fondée par Armando Zulueta, qui compte aussi de nombreux Angarica et Zulueta. Il semble que la troisième *casa-templo arará* de Perico citée par Furé ait cessé son activité.



Tambour d'Agramonte.

À Agramonte, la Sociedad Africana San Lázaro (ou « Chapotín ») célèbre le 31 décembre (San Manuel). Elle compte de nombreux membres portant le nom de Madán, comme son fondateur, **Florentino Madán « Papatusa »**. Les tambours utilisés ne semblent pas traditionnels : ils ressemblent plus à des *tumbadoras*.



Transe collective d'initiés à Asoyi.

Cette société constitue un cas religieux unique à Cuba, car dans ses cérémonies peuvent survenir **plusieurs trances simultanées** d'Asoyi (Saint Lazare ou Babalú Ayé en *yoruba*), correspondant à différents avatars du *foddún*. Chaque sujet en transe coiffera un chapeau de paille, attribut de Saint Lazare.



Tambours du *cabildo Yonofón* de Cárdenas.

À Cárdenas, on pratique l'arará dans les casa-templos des *madrinas* (marraines) de la religion et dans le *cabildo Yonofón*.

À Jovellanos, la *Sociedad Africana San Manuel* de la famille Baró, fondée en 1920, célèbre elle aussi le 31 décembre (San Manuel). Nous avons déjà évoqué cette société plus haut (« 4.3. *le cas de la famille Baró de Jovellanos* »).

6.2. Les derniers Gangá de Cuba à Perico.

Dans *Los Gangá Longobá : el Nacimiento de los Dioses*, Alejandra Basso Ortiz écrit en 2001: « Parmi la multiplicité des peuples d'origine africaine qui intervinrent dans la formation de la nation cubaine, les Gangá sont parvenus à occuper le second plan de la population esclave de la zone centrale-occidentale de l'île, atteignant 10 à 15% du total des esclaves importés dans la première décennie du XIX^e siècle. Actuellement, toute trace des anciens cabildos appartenant à cette nation semble avoir disparu, avec une unique exception : la casa-templo des Gangá-Longobá située à Perico, province de Matanzas ».

La fondatrice de la casa-templo fut Josefa Diago, née en 1807. Linda Diago, sa petite fille, ayant hérité des pièces représentatives des saints de Josefa, organisa en 1983 la formation d'un groupe folklorique qui a servi de motivation des générations plus jeunes à pratiquer les traditions de ses ancêtres. Ce groupe folklorique ne semble pas être reconnu par l'état, n'a donc pas de statut professionnel et ne réalise ses activités que dans son village de Perico.

Daniel Chatelain fut le seul chercheur français à avoir filmé et photographié des cérémonies *gangá* à Perico en 1989. Si l'on a longtemps douté de l'origine des *Gangá*, souvent assimilés aux *Arará* par les chercheurs cubains⁵⁰, de manière totalement erronée, on sait depuis peu grâce à Emma Christopher, une chercheuse australienne que les Longobá viennent de Sierra Leone. Celle-ci a monté d'ailleurs une fondation pour amener les Gangá de Perico en Afrique, voyage filmé dans le documentaire *They Are We*, magnifique témoignage où l'on peut voir avec quelle émotion ces descendants d'esclaves cubains on enfin pu retrouver leurs racines africaines.

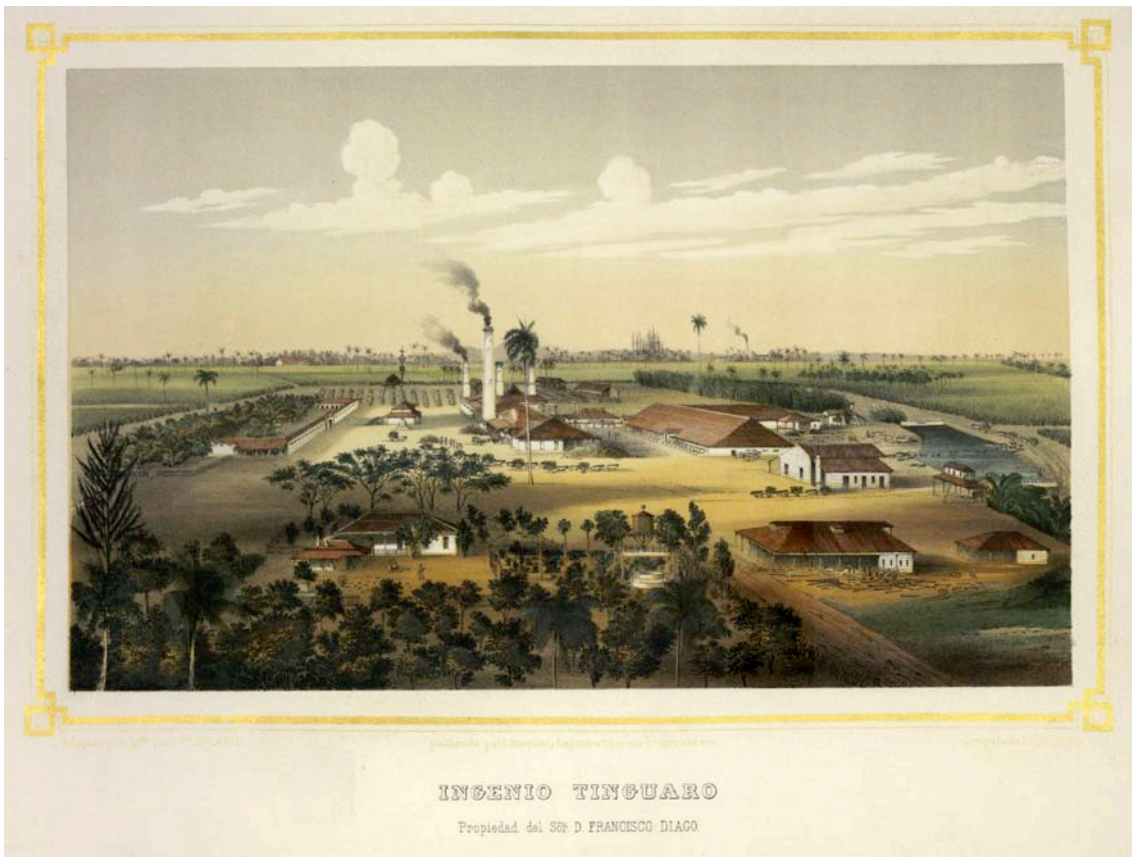
⁵⁰ D'où leur présence dans le tableau des divinités *arará* plus haut.



Photo de Daniel Chatelain, 1989.

Leurs tambours sont toujours peints en bleu et blanc. Même si une certaine influence *yoruba* est notable dans leur culte, ils possèdent leur propre panthéon de divinités. Les chants sont en langue *banta* de Sierra Leone.

Si Josefa Diago fut esclave dans l'ingenio Santa Elena, propriété du Señor Diago y Zayas, il faut ajouter que près de Perico se trouvait également l'immense *ingenio Tingüaro*, propriété de la famille Diago.



6.3. Les musiques des *Lucumí* : *batá*, *güiro* et *bembé*.



Tambours *batá* de *fundamento matancero*, dont le *bantel* bleu sur *iyá* témoigne de l'importance du culte *egbado* à Yemayá.

Les *cabildos* de la ville de Matanzas, comme le *cabildo Santa Teresa* de la famille Villamil-Alfonso, ou le *cabildo Nilo Niyé*, possèdent chacun un jeu de *batá* attribué au *cabildo*, qui joue uniquement en son sein. Ils possèdent également un jeu de *güiro* et un jeu de *bembé* (de style *omo layé* pour *Santa Teresa*, et de style *macagua* pour *Nilo Niyé*). De plus à *Santa Teresa* l'on joue aussi le *iyesá*.



The sacred lagoon of el Socorro



Lucumi priestesses at sacred lagoon

La lagune sacrée du central Socorro à Unión de Reyes.

Nous avons déjà évoqué les *batá de fundamento matanceros*, et comment les premiers jeux sont nés à la campagne. On peut signaler le cas d'autres tambours, comme le jeu *Añá Igüilú* fabriqué par **Alejandro Addofó** pour les rituels de *San Lázaro* de la lagune sacrée du *central Socorro* près d'Unión de Reyes (ou du *central Majagua* selon les versions). Quand en 1914 Addofó vit son jeu de tambours de *fundamento* principal confisqué par la police, il demanda aux gens d'Unión de Reyes de lui restituer les tambours destinés aux cultes de la lagune. Ce ne fut possible qu'à une condition : ces tambours devaient venir chaque année de La Havane jouer pour les rituels, tous les 17 décembre. À La Havane, ce jeu passa d'Addofó à Miguel Somodevilla, puis à Andrés Cortés Laje « *Macho* », à Pedrito Aspirina, puis à Lázaro Sanabrá « *Papaíto* ». C'est ce dernier qui raconte, dans une interview à Ivor Miller :

« En 1966, Macho, Mario Aspirina, Felito el Makaró et moi sommes allés au central Socorro, jouer pour la divinité qui réside dans la lagune, et près d'une source qui se trouve à proximité d'un bohío⁵¹ où avaient vécu des esclaves. Le train nous a laissés à un arrêt en rase campagne, et nous avons dû marcher longtemps à travers les plantations de canne pour arriver jusqu'au barracón. C'était comme si nous étions de retour au XIX^e siècle. C'était incroyable pour moi de voir dans quelles conditions avaient vécu les esclaves. Il n'y avait pas d'électricité en ce lieu, et il fallait s'éclairer à la bougie. Quand nous sommes arrivés, vers midi, ils sacrifièrent à la divinité de la lagune un jeune boeuf, un mouton et sept coqs. Nous avons joué les tambours pendant trois heures, en fonction de chaque sacrifice, en accompagnant un chanteur qui faisait partie des gens présents. Le jour précédent, ils avaient nourri les tambours pour qu'ils soient 'gbángbán', forts. Après avoir joué pour Eleggüá, Ogún et Ochosi, nous avons joué pour Babalú Ayé, Yemayá et Ochún, et les divinités confirmèrent (en 'descendant') que le rituel se déroulait correctement. Plus tard nous sommes retournés au barracón, où nous avons de nouveau joué les *batá* pour Babalú Ayé, car un très ancien *fundamento* de ce saint était conservé là. À cette époque, à la campagne, on jouait d'abord les *batá*, jusqu'à sept heures du soir, puis à huit heures on jouait le güiro, toute la nuit, jusqu'à six heures du matin. À huit heures du matin, on commençait à jouer le bembé, jusqu'à six heures du soir. Ensuite on passait deux ou trois jours à jouer uniquement güiro et bembé. On donnait aux gens présents la même nourriture qu'à San Lázaro, et l'on cuisinait au charbon et au feu de bois ».

D'autres exemples de *batás matanceros* à la campagne existent, comme à Jovellanos celui de Gumersido Hernández « *Bonquito* », *omo-añá* consacré en 1951 à Matanzas par Tano Bleque.



Toque de *güiro matancero*, photos de Pierre Verger, Pedro Betancourt 1957.

Le *güiro* est considéré par beaucoup comme un style profane, bien que les trances et les sacrifices y soient courants. Dans la province de Matanzas on joue avec trois *chékeres* (calebasses secouées et frappées munies de filets), mais également avec trois tambours, et non pas deux ou un seul comme dans les autres provinces. Citons l'orchestre du nom d'*El Niño de Atocha* de Benito

⁵¹ **Bohío** = habitation traditionnelle des Indiens caraïbes faite de troncs et de feuilles de palmiers, puis plus tard habitation de esclaves dans les plantations, et ensuite plus tard des paysans cubains pauvres.

Aldama Herrera, basé à Limonar, petit village près de Matanzas, choisi par l'état parmi d'autres ensembles pour figurer dans l'album *Antología Egrem vol.VIII - Toques de Güiros* enregistré en studio à La Havane en 1987. Ce groupe apparaît également filmé dans un festival de *folklore matancero* des années 1980. Benito Aldama, né en 1908, était prêtre d'Eleguá. Sa mère, Marcelina Aldama « Changó Larí » était une esclave *egbado*.



Melgarez, Pedro Betancourt, 1957 et Benito Aldama.

En ce qui concerne le *bembé matancero*, la situation est beaucoup plus complexe que partout ailleurs dans l'île. Tout d'abord, il faut préciser que le *güiro*, au contraire de La Havane, est considéré à Matanzas comme inclus dans les styles de *bembé*, qui sont : ***bembé de güiro***, ***bembé omo layé***, ***bembé macagua***, ***bembé bakosó***, ***bembé ará oko*** et ***bembé mahino***. Dans certains styles les tambours sont joués avec des baguettes, et dans d'autres à mains nues. Il existe plus de différences, pourtant, entre les morphologies des tambours qu'entre les styles de jeu : certains accompagnements sont les mêmes dans plusieurs styles.



Bembé omo layé du *cabildo Santa Teresa* de Matanzas, ornés de *banteles* sur la photo de droite.

Le **bembé omo layé** n'est pratiqué qu'au sein du **cabildo Santa Teresa** de Matanzas. Il est donc **urbain par essence**. Les tambours ne semblent pas traditionnels et sont pareils à des *tumbadoras*, excepté le tambour principal, qui est quand même muni de clés de tension métalliques. Cependant, on doit préciser que le style *omo layé* est parfois utilisé par les jeux de bembé macagua.

Le **bembé macagua** est le plus populaire et le plus pratiqué de tous. Le fait qu'il comporte un quatrième tambour peut être une marque d'une influence *arará*. Il faut noter que le tambour *bembe* nigérian est bimembranophone et cylindrique, comparable à un tonneau, et tendu avec des cordes, comme le tambour *iyesá* (voir les photos dans le paragraphe consacré au *iyesá*). Le fait beaucoup de tambours de bembé cubains soient à chevilles peut également évoquer une influence *arará*. Le nom de *macagua* n'est pas africain mais indien caraïbe : c'est le nom d'un type d'arbre et d'une rivière dans l'est de la province. On dit ce style né dans un *central macagua*, ce qui semble erroné : d'abord parce que ce *bembé* n'est pas né à l'époque du *central*, mais bien à celle de l'*ingenio*, et ensuite parce qu'il n'y eut aucun *ingenio* de ce nom dans la province : Macagua (ou *La Macagua*), dans le *municipio* de Los Árabos, est un village créé de toute pièce au bout de la voie ferrée pour y loger quelques employés du chemin de fer : il ne comptait que 33 habitants en 1862. Par contre, dans la campagne alentours figuraient de nombreuses grandes plantations (37 en 1877), regroupant à elles-seules plus de **5 600 esclaves**.

On décore généralement le tambour principal (ou *caja*) du *bembé macagua* non avec un *bantel* mais avec des foulards ou un *mariwó* (pagne de fibres de palme). On trouve parfois *mariwó* et foulards superposés. La confusion est possible avec l'*arará mahino*, où l'on décore les tambours de la même manière. Comme l'*arará*, le *macagua* comprend quatre tambours, mais le *bajo* est plus haut que dans l'*arará*. C'est le joueur de *caja* qui joue deux tambours alternativement, cas unique dans l'afro-cubain. On peut également munir la *caja* d'une ceinture de clochettes ou *chaworó*, comme sur les *batá*, ainsi que de *fardela*, pâte rendant le timbre du tambour plus mat, et légèrement plus grave.



Bembé macagua de la ville de Matanzas. Moises Urrutia en est le *cajero*.



Bembé macagua de la ville de Matanzas. *Cabildo Nilo Niyé*.

Il n'est pas toujours aisé de le constater visuellement, mais le tambour de *bembé macagua* est bimembranophone : en effet, les instruments sont pourvus d'une peau, cloûtée sur le bas du fût, sur laquelle chaque tambour est posé :



Jeu de tambours de *bembé macagua* appartenant au musicien vénézuélien Pepe Peña.



Sur la photo ci-dessus à droite, figure un jeu de Jovellanos appartenant à la famille **Terrán**, dont les tambours sont également bimembranophones, mais nous ne savons malheureusement pas dans quel style les classer.

Le jeu de *bembé macagua* originel fut consacré à la campagne, dans la région de Perico, pour un *oni changó* du quartier de Simpson à Matanzas, Gerardo de las Mercedes Valdés, plus connu comme Cheo Changó. Aujourd'hui, le style est joué dans toute la province, à la ville comme en zone rurale.

Le *bembé bakosó* se jouait à la ferme de *Curamagüey* à Cidra, endroit que nous avons déjà cité. Il s'agissait de trois petits tambours à peaux cloûtées, accompagnés d'une *guataca*. La forme de ces tambours est très proche du tambour *bembe* originel joué en Afrique pour Ochún. La caja de ce jeu *bakosó* se trouve au musée du *Castillo San Severino* de Matanzas :



© 2001-2012 ethnographique.org | Panama Slim

Le **bembé ará oko** est un bembé rural par définition : *ará oko* signifie en yoruba « la terre des champs », donc la campagne. Nous avons déjà vu que ce nom était employé pour qualifier la variante du culte *lucumí* que l'on pratique à la ferme de *Curamagüey*. Selon Pascal Parent, spécialiste de l'afro-cubain *matancero*, il est possible que ce nom ne soit qu'un terme générique pour qualifier tous les styles de *bembé* joués à la campagne, ou originaires de la campagne.

Le **bembé mahino**, lui, comme son nom l'indique, est clairement d'influence *arará*. On y a pour habitude d'orner la caja de foulards comme dans le *bembé macagua*. Le jeu de tambours est constitué de trois pièces.



Tambours de *bembé* à Pedro Betancourt.



Tambour de *bembé* de la région de Cárdenas.

6.4. Le *Palo* rituel et la *Makuta* profane des Congos.

À cause du monopole portugais de la traite négrière⁵², les *Congos* furent majoritaires à Cuba pendant les XVI^e et XVII^e siècle, mais les esclaves *congo* n'avaient pas de culture unifiée : ils provenaient d'une ère géographique beaucoup trop vaste, qui comprenait l'actuelle République Démocratique du Congo (ancien Congo Belge et Zaïre, second pays le plus vaste d'Afrique), le Congo Brazzaville (d'une superficie équivalente à l'Allemagne), et l'Angola, deux fois plus vaste que la France. Les *Congos musundi*, par exemple, étaient des Nsundi du Congo Brazzaville, et leur royaume se situait assez loin de la mer. Les esclaves *angola*, par opposition, provenaient d'une aire culturelle située très loin au sud. On dit qu'à Cuba sept dialectes *congos* se côtoyaient, ainsi qu'au moins trois religions différentes : *palo monte*, *mayombe* (bien que beaucoup associent les deux), *briyumba*, et, plus récente, *kimbisa*.

Si la *yuka* a toujours été festive, le *palo* a toujours été rituel. La *makuta*, elle, est devenue profane, mais était rituelle à l'origine.



Fig. 6.3. Tamboreros y tambores de Kunalumbo, Ngoma (Catalina) y Kimbandu, 4 de octubre de 1947. Cortesía Fondo Fernando Ortiz, Instituto de Literatura y Lingüística.



Toque de makuta en el cabildo San Antonio. Palmira, Cienfuegos. 1984.

Tambours ngoma de makuta de la province de Villa Clara et de Palmira.

Répandu dans toutes les province d'*Occidente*, et en *Oriente* seulement dans celle de Santiago, le *palo* est pratiqué de manière traditionnelle dans la province de Matanzas, et semble encore plus pratiqué aujourd'hui que dans les siècles passés. Il n'existe plus beaucoup de tambours de *palo*, et l'on joue depuis longtemps également sur des *tumbadoras*, en position assise. Le *ngoma* du Congo, le tambour originel, se jouait debout, comme tous les tambours *congos* venus à Cuba. Il s'agissait donc de tambours très haut, de plus de 1,20m, et assez larges, à peau cloûtées, tendues à la chaleur d'un feu. Seuls les tambours de makuta correspondent encore à ces critères. Cependant, dès la fin du XIX^e siècle et bien avant l'invention de la tumbadora, on en construisait à lattes, technique apprise par les esclaves congos auprès des tonneliers dans les plantations.

⁵² Les Portugais avaient conquis et christianisé la capitale de l'empire *kongo* avant que Christophe Colomb ne découvre l'Amérique.

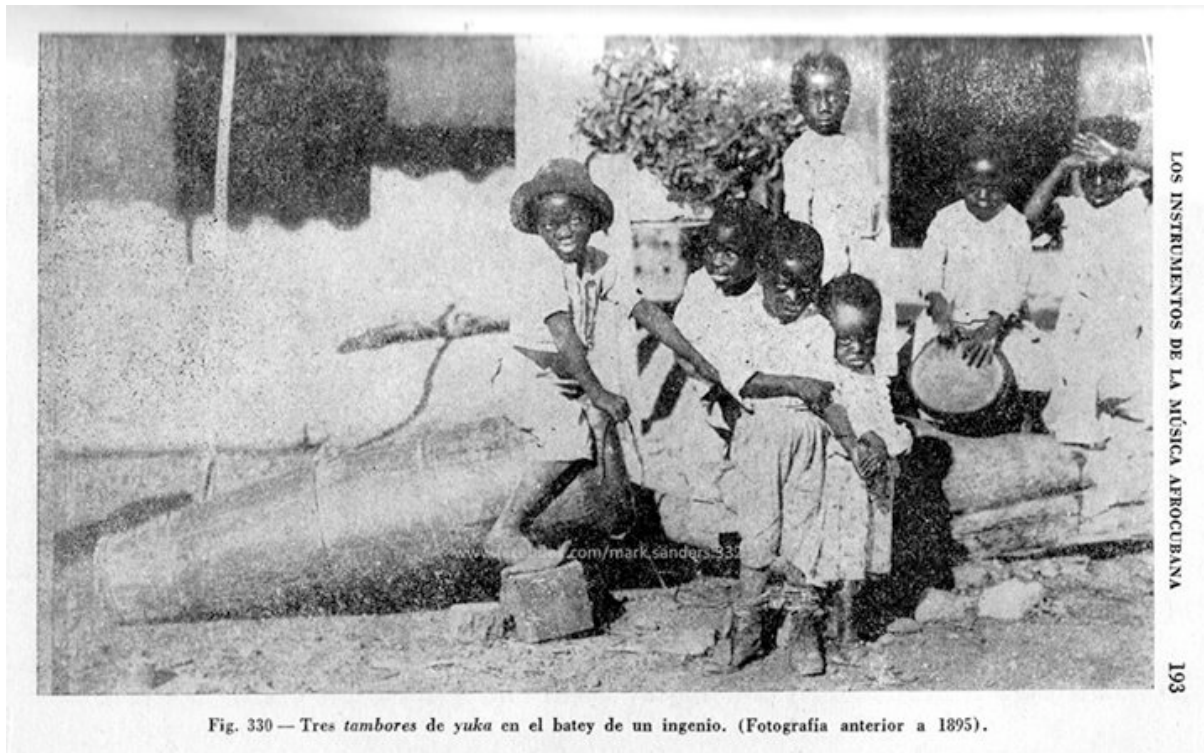


Fig. 330 — Tres *tambores de yuka* en el batey de un ingenio. (Fotografía anterior a 1895).

Tambours de *makuta* à lattes, plus probablement que de *yuka*, dans un *ingenio* avant 1895.

Quand à la *makuta*, si elle était pratiquée dans toutes les provinces d'*Occidente* (hormis celle de Pinar del Río), aujourd'hui elle n'est plus jouée traditionnellement que dans les provinces de Cienfuegos, Villa Clara et Trinidad. Rien n'empêche cependant des adeptes des religions *congós* de la jouer à un moment donné dans un rituel de *palo*. La *makuta matancera* ressemble trait pour trait, de manière extrêmement curieuse, au toque de *batá* pour Osáin. Tout comme le *palo matancero* ressemble trait pour trait au toque *arará* dit *bandera* à Matanzas, et *Tiñosa* à La Havane. Ces deux faits curieux sont inexplicables et restent inexplicables.

La province *matancera* a compté **seulement 6 cabildos congós** dans toute son histoire. Il est donc probable que l'essentiel des musiques *congós* aient été jouées dans les *ingenios*. Les rituels de *palo* sont assez fermés et discrets, et pour cette raison peu visibles par rapport aux autres cérémonies afro-cubaines. La religion elle-même inspire une certaine crainte, car puissante, traitant avec les ancêtres, et donc les morts, et de plus ayant trait à la magie noire, maléfique.

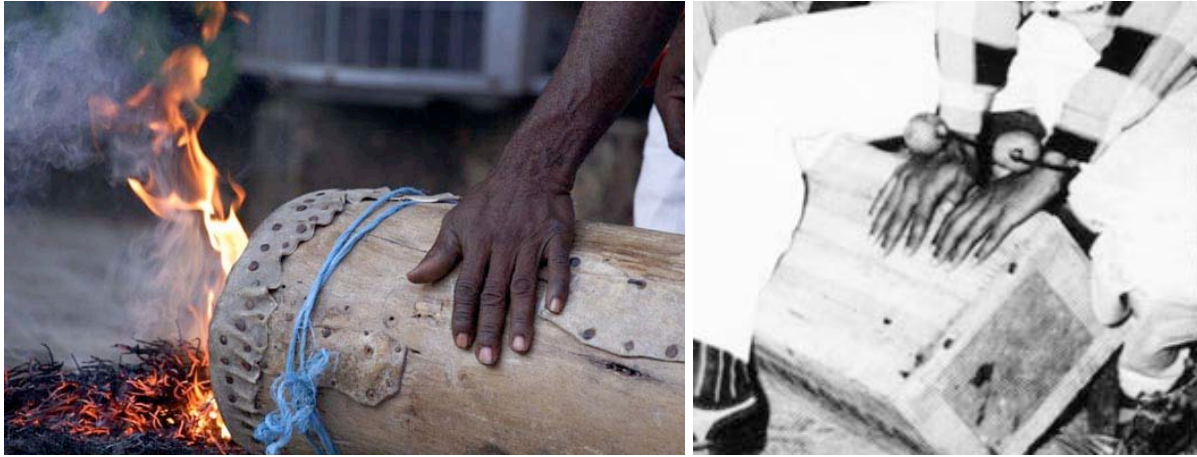
Israel Moliner Castañeda écrit que comme les religions *congós* utilisent beaucoup les plantes et les arbres, sens du mot *palo* (littéralement « morceau de bois ») : « les besoins qu'ont les Congos de plantes et de nature sauvage (ou monte⁵³ dans le texte) justifie leur présence dans les zones rurales, et spécialement à Cárdenas, Perico, Jovellanos et Pedro Betancourt. Entre 1910 et 1920 une violente campagne raciste a été lancée, dans laquelle on a accusé les Congos d'enlever et d'assassiner des enfants. (...) Pendant la période coloniale le *palo* s'est dansé dans toute la province, partout où il y eut des Congos, Mayombe et Gangás (sic). De nos jours on en rencontre à Jovellanos, Perico, Pedro Betancourt, Limonar et de manière sporadique à Cárdenas. Parmi les célèbres danseurs de *palo* on cite, à Cárdenas, **Pablo Crespo**, à Perico et Jovellanos **Narciso Zumaba**, qui était monté par la divinité congo **Vence Batalla**, **Dreke** qui était monté par **Rumbaloso**, et **Tailía** par **Madre Agua**. À Pedro Betancourt on se rappelle de **Ngo Mayombe**, José Dolores Portos « El Nené », **Leoncito Sotomayor** et **Damaso Torriente** ». Moliner ajoute plus loin :

« Bien avant la fin de la période coloniale, on ne dansait déjà plus la *makuta* dans la province. Il semble qu'elle fut très spécifique des Congos Reales⁵⁴ ».

⁵³ Le concept de *monte*, difficile à traduire en français, est fondamental dans les cultes afro-cubains, centrés sur la nature : il correspond aux endroits sauvages, là où l'homme n'habite pas, et où, par conséquent, toutes sortes d'esprits surnaturels cohabitent.

⁵⁴ **Congo Reales** = Esclaves originaires de la capitale de l'empire, **Mbanza Kongo**, renommée Sao Salvador par les Portugais.

⁵⁷ Ruralité des musiques *matanceras*. © Patrice Banchereau & Philippe Ciminato - ritmacuba.com. 2019



Tambour *ngoma* tendu à la chaleur du feu et *nkembi* utilisés par un *rumbero* jouant un *cajón*.

La danse pugilistique du **maní**, souvent interdite par les autorités coloniales car violente, et le **garabato** peuvent être considérées comme des variantes du *palo*, comme semblent le prouver les répertoires chantés qui les accompagnent, parfois intégrés au répertoire du *palo* ou de la *yuka*.

« *Perico fut la région la plus fameuse du maní au XIX^e siècle* », ajoute Moliner. Graciela Chao Carbonero indique, dans un manuel destiné aux professeurs de danses afro-cubaines des écoles d'état, qu'à Matanzas, « *il y eut des cabildos de Congos Musundi et Loango* ».

Les *Congos* ont apporté à l'instrumentation de la *rumba* les **nkembi**, qui sont très courants au Congo. Il s'agit de deux bracelets munis de noix rondes contenant des graines, que portèrent d'abord les tambourinaires *congos*, puis les *quinteros* de *rumba* sur leur *cajón quinto*.

6.5 Le cas particulier de deux *ingenios* du XIX^e siècle : Álava et San Ignacio.

Dans un ouvrage de 2013 réalisé par cinq chercheurs cubains de Colón, *Las Religiones de Origen Africano en el Batey Álava : un Acercamiento a sus Origenes*⁵⁵, on trouve des informations particulièrement révélatrices à propos de la présence de cultes *lucumí*, de *palo monte* et *abakuá* au sein même de l'ancien *ingenio* Álava, aujourd'hui *central México*, situé dans le village du même nom.

Dans le documentaire *Agramonte* du chercheur cubain **Miguel Ángel García Velasco**, on trouve le même type d'informations sur la pratique des cultes *lucumí* et de *palo monte* dans l'ancien *ingenio* San Ignacio d'Agramonte.



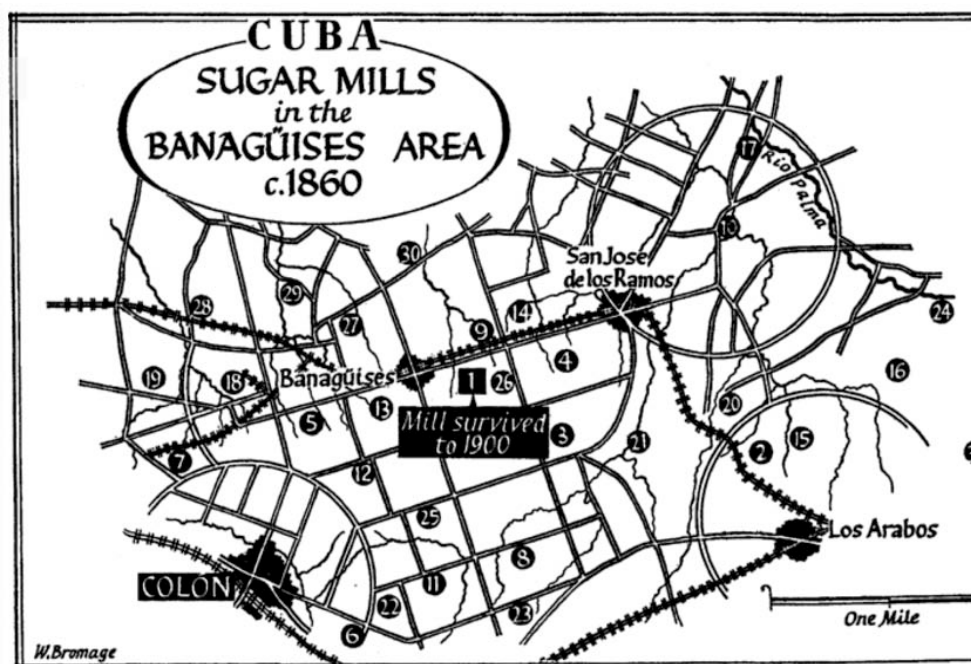
L'*ingenio* Álava, près de Banaguïses, fondé en 1846 (à partir d'un *trapiche* du nom de *Regalao* appartenant à Ignacio Mendiola, datant de 1836 – année de fondation de la ville de Colón), était l'une

⁵⁵ Carlos Alberto Sosa Fuentes, Eneyda Villegas Zulueta, Gloria de la Cruz Hernández Pérez, Vilma Oquendo Llorente et Ofrey Antonio Ortiz Rodríguez, tous issus de la *Filial Universitaria Municipal* de Colón, mémoire publié par l'Université Camilo Cienfuegos de Matanzas.

des anciennes plantations du basque⁵⁶ **Julián de Zulueta y Amondo**, comprenant plus de 700 esclaves et 130 travailleurs chinois. La productivité de cet *ingenio* était l'une des plus élevée de tout Cuba, alors que Zulueta fut l'un des pires trafiquants d'esclaves et de travailleurs chinois. Sa fortune fut estimée à 104 millions de *reales* en 1864, le nombre des esclaves qu'il possédait dans ses diverses plantations dépassa les 2000. Le personnage central des cultes *lucumí* dans l'*ingenio* Álava fut un esclave nommé **Ta Jorge**, qui fonda en 1861 le premier des neufs *asientos lucumí* dans l'*ingenio*, celui d'Eleguá. Ta Jorge était *contramayoral* (sous-contremaître), et occupait une fonction au-dessus de celle des autres esclaves, et son influence et son charisme étaient grands : il était considéré comme le bras droit de Zulueta. Il est également vrai qu'à partir de 1840 l'industrie sucrière entra dans la période dite du *buen tratamiento*, où, la traite ayant été abolie, les planteurs cherchaient à ménager quelque peu leurs esclaves et à améliorer leurs conditions matérielles, afin de prolonger, comme l'a dit Moreno Fragnals, leur « **espérance de vie productive** ».



Le village de México, fondé autour de l'ancien ingenio Álava (indiqué en rouge), et de l'actuel central México (indiqué en bleu)



⁵⁶ Álava est le nom d'une province basque espagnole.

KEY to the preceding map. Numbers indicate mills which existed in 1860. Only Alava (Number 1) lasted into the twentieth century. Note that this map gives a good impression of the surviving influence on the geography of Cuba of the old circular *mercedes* (see p. 13). The circles here, of course, indicate roads, most of which are still in use.

1. Alava Julián Zulueta
2. Caridad Bacallado
3. Carmelo Carmen Zequeira
4. Concepción Marquésa de Urria & Conde de la Reunión
5. Conchita Tomás de Juara
6. Desengaño Rafael de Quesalta
7. Flor de Cuba Arrieta Brothers
8. Gran Antilla Marqués de Almendares
9. Habana Julián Zulueta
10. Hatuey Vicente de la Guardia
11. Montserrat Conde de Santovenia
12. Panchita Francisco Gispert
13. Ponina Francisco Diago
14. Progreso family of Marqués de los Arcos
15. Recompensa Fidel Zuaznavar
16. Reserva Antonio Benítez
17. S. Felipe Josefa A. de Delgado
18. S. Isidro Maríana Hernández
19. Sta. María de Neda Francisco Gómez de Criado
20. Santa Teresa Conde de Fernandina
21. Santiago Marquésa de Urria
22. Santo Domingo Domingo García Capote
23. Serafina Marqués de Almendares
24. Sociedad Camilo Feijoo de Sotomayor
25. Urumea Santiago Zuaznavar
26. Vizcaya Julián Zulueta
27. La Marquésita
28. San Martín La Gran Azucarera
29. Nueva Echevarría La Gran Azucarera
30. El Libano Francisca Herrera de Morales
31. Zorrilla



Traces visibles des anciennes concessions de terres en forme de cercles aux colons du XIX^e siècle.



À Álava furent présentes, outre la culture **lucumí**, les cultures **congo** et **carabalí (abakuá)**, mais, comme le disent les cinq chercheurs auteurs du mémoire, « à l'époque coloniale il n'y eut pas d'abakuá dans l'ingenio Álava. Ce fut à l'époque néocoloniale de la domination américaine (période républicaine, à partir de 1902) qu'apparurent deux travailleurs libres venus de l'extérieur qui faisaient partie de cette société (...). Aujourd'hui de nombreux jeunes hommes du central sont membres de l'association abakuá, et beaucoup d'entre eux sont également initiés à la santería et ont asentados dans leur tête un oricha yoruba. Leur nombre ne dépassent pas une vingtaine. De par les caractéristiques propres à cette société, leurs initiations et leurs activités se concentrent dans les villes de Matanzas et de Cárdenas, où se tiennent le siège de leurs entités sacrées, pour les consécration et leurs cérémonies ». Il existe donc bien des membres de la société **abakuá** en zone rurale, mais ils ne peuvent pratiquer leurs cultes qu'à la ville.

De la même manière, les esclaves **congos** de l'ingenio Álava ne célébraient pas leurs cultes à l'époque coloniale, la majorité d'entre eux qui pratiquèrent les religions africaines s'étant initiés à celle des **lucumí**. Ce n'est qu'à partir de 1880 que des travailleurs libres apportèrent ces cultes **congo**, dont certains venaient du village de **Martí**, fondé autour de l'ancien **ingenio Guipúzcoa** de la famille basque espagnole Arrandiaga Gurruchaga, aujourd'hui **central Esteban Hernández**, situé à 40 kms au nord de Colón. Ainsi, « si aujourd'hui de nombreux habitants autour d'Álava pratiquent le **palo monte**, leur situation actuelle n'a rien à voir avec ce qu'elle était à l'époque esclavagiste de l'ingenio, et s'il existe bien des paleros et autres représentants de la regla conga, logiquement leur tradition et leur action est plus limitée. (...) D'importants paleros de Martí ont joué leur rôle dans le développement de la **palería** dans le central Álava (renommé México), mais après le début du XX^e siècle (...). Le groupe ethnique congo a bien maintenu ses valeurs et sa culture, a pratiqué ses danses, sa musique et ses rituels à l'époque coloniale, mais d'autres cultures les ont absorbés, et leur présence s'est vue limitée, situation qui s'est répercutée jusqu'à nos jours ».

La religion *yoruba*, elle, s'est amplement développée à Álava et, après la création du temple d'Eleguá, un espace dédié à Obatalá et sept autres asientos sont apparus, tous situés dans le *barracón*⁵⁷ des esclaves, au sein duquel Ta Jorge avait sa propre maison :

- Asiento d'**Eleguá** fondé en 1861 par Ta Jorge.
- Asiento d'**Osáin** fondé en 1861 par Ta Jorge.
- Asiento de **Babalú Ayé** fondé en 1861 par Ta Jorge.
- Asiento de **Changó** fondé en 1862 par Ta Jorge.
- Asiento de **Naná Burukú** fondé en 1863 par Ta Jorge.
- Asiento de **Yemayá** fondé en 1863 par Ta Jorge.
- Asiento d'**Orula** fondé en 1862 par les esclaves lucumí Dabá et Babá.
- Asiento d'**Ogún** fondé en 1862 par les esclaves lucumí Dabá et Babá.
- Asiento d'**Oyá** fondé en 1863 par Ta Clemente.



Campanario de l'ingenio Álava et entrée du *barracón* des esclaves. Les maisons et les murs qui s'appuient sur le *campanario* furent construits postérieurement.

Au moins trois des *asientos* des *orichas* présents ont apparemment une importance plus grande que les autres à Álava, car leurs *fundamentos* se situent dans **trois casa-templos** : Il s'agit d'Eleguá, d'Ogún, et d'Oyá.

Chaque année, « le jour précédent le début de la *zafra* (récolte de la canne), on prépare dans la *casa-templo* d'Eleguá une grande palangana (une bassine de métal) contenant de l'eau, des herbes et du parfum, pour que tous les ouvriers agricoles puissent limpiarse (se « nettoyer », s'enlever les mauvaises influences) ». On donne également un **messe spirite**, pendant laquelle peut survenir « une visite de l'esprit de Juana Campo⁵⁸ », qui pourrait alerter les gens à propos d'une catastrophe ou d'un accident à venir, ou de « délits qui pourraient conduire à la prison certains citoyens de la communauté (...). Au moment de commencer la *zafra* on porte du maïs grillé, de l'aguardiente et des gâteaux à la fois à la ligne ferroviaire et à l'ingenio pour demander à Ogún que ne survienne pas d'accidents ni de blessures ».

Chaque 21 août, les descendants des esclaves de l'ingenio organisent une grande fête appelée **Día del Alavense ausente**, en hommage à leurs ancêtres disparus, et ce jour-là un grand *bembé* est donné dans lequel on joue pour tous les *orichas* qui ont un *asiento* dans l'ancienne plantation, sous le portail du *campanario*.

⁵⁷ Les **barracones** des esclaves de la seconde moitié du XIX^e siècle n'ont rien à voir avec les baraques en bois utilisées auparavant : ce sont des édifices en maçonnerie, généralement carrés, avec une large cour centrale, une seule entrée et un **campanario**, clocher servant de mirador. Ce type de *barracón* contenait plusieurs dizaines de petits logements séparés. Le *barracón* géant d'Álava, à deux étages, fut construit par l'ingénieur basque Zubizarreta.

⁵⁸ **Juana Campo** : autre grand sacerdote historique, *santera*, de l'ingenio Álava.



À gauche : ancienne photo montrant les *barracoones* à deux étages de l'*ingenio* Álava.



Álava : *casa-templos* d'Eleguá et d'Ogún



Álava : *asientos* de Changó et d'Osáin.



Álava : *asientos* de Naná Burukú et de Yemayá.



Álava : *asiento* de Babalú Ayé et *casa-templo* d'Oyá



Álava : *bembé* et tambours *batá*.



© Abel López Montes de Oca



Le village d'Agramonte porta le nom de **Cuevitas** à partir de 1859, à cause des nombreuses grottes se situant dans ses alentours, et ne fut définitivement baptisée Agramonte qu'en 1899, du nom du héros des Guerres d'indépendance **Ignacio Agramonte**. Ce fut l'arrivée du chemin de fer qui attira en ce lieu les colons. Le village est situé sur une voie de chemin de fer qui court d'est en ouest, mais située plus au sud que celle qui relie, également d'est en ouest, Macagua, Perico, Colón et Jovellanos.



Les bâtiments de l'ancien *ingenio* San Ignacio sont aujourd'hui presque tous à l'état de ruines. Seuls subsistent une tour de défense construite lors des guerres d'indépendance pour défendre la plantation des attaques des révolutionnaires, et quelques maisons formant une communauté où les cultes afro-cubains sont encore présents.





Parmi les ruines de l'*ingenio* subsiste la maison de Eusebio Pérez Rodríguez « *El Cabo* », qui à la charge d'un **asiento de Changó** qu'il nomme lui-même « *prenda* », comme s'il s'agissait d'un *fundamento congo*, qui appartenait à son grand-père *babalawo*, puis à sa mère. Dans le documentaire *Agramonte*, le bas de l'autel de Changó, où se situe le *fundamento*, n'est jamais filmé, contrairement à ce que l'on peut voir dans le documentaire des *asientos* des *orichas* présents dans l'*ingenio* Álava.

Dans une autre maison se situe une **prenda congo** très ancienne, qui est à la charge d'une femme, pratiquante du culte *palo monte*. Là aussi, le caractère héréditaire du culte est nettement marqué : c'est une femme qui prend soin de la *prenda* familiale, en l'absence d'un *tata nganga*, qui serait obligatoirement un homme.





Bien qu'il soit clairement précisé dans le documentaire que le film ait été tourné lors d'une rencontre culturelle et non religieuse, de nombreux éléments culturels sont mis en évidence. Une voiture blanche munie d'une vitrine contenant une statue catholique de la **Virgén de la Caridad** est présente, avec des prêtres chrétiens, pendant que l'on diffuse de la musique populaire sur le thème de la vierge. Une sorte de pièce de théâtre à thème *congo* est jouée en plein air avec des danses, partiellement avec des chants de *palo*, chantés par les acteurs-danseurs, et partiellement au son d'un disque du groupe havanais Yoruba Andabo, toujours sur le thème du *palo*. De nombreux visiteurs cubains de La Havane sont venus visiter l'ancien *ingenio* et assister à la manifestation culturelle, mais parmi eux l'on voit beaucoup de *santeros* dont plusieurs *iyawoses* entièrement vêtus de blanc.



Un groupe de musiciens présenté comme **Oba Bí Loyú** joue du *bembé*, sur des *tumbadoras*, puis, sur les mêmes tambours, du *iyesá* et du *palo*. La femme qui garde chez elle la *prenda congo* tombe en transe dès les premiers instants où le *palo* est joué. De manière assez curieuse, il nous semble reconnaître le tambourinaire principal du groupe : il s'agit de « Fredy » Valdés Martínez, musicien havanais qui, en 2011, à l'époque où est tourné le documentaire, était membre du groupe havanais de rumba *El Solar de los Seis*, dirigé par Amado Dedeu García, également directeur du *Conjunto de Clave y Guaguancó*. Pourtant le groupe n'est pas de style havanais : ce musicien havanais a pu être invité à jouer. Il est peut-être d'ailleurs d'origine *matancera*. En tout cas, encore une fois, la non-séparation entre spectacle et rituel semble ici de mise.

Conclusion

Les éléments mis en évidence dans ce mémoire nous autorisent à penser que les manifestations musicales afro-cubaines dans la province de Matanzas ont pour origine les zones rurales, où les *ingenios* et les *casa-templos* que l'on y trouve encore furent les véritables lieux de cultes des esclaves. Rien n'indique, ni dans les écrits des débuts de l'ethnomusicologie cubaine dans les années 1940, ni dans ceux parus plus récemment, qu'un phénomène équivalent ait eu lieu dans la province de La Havane. Les preuves sont aujourd'hui évidentes, grâce à un récent engouement et à de nombreuses publications concernant la province, que plusieurs jeux de tambours *batá de fundamento matanceros*, les tambours *arará* de la famille Baró, et les premiers tambours de *bembé macagua* ont bien été consacrés et joués au sein de différents *ingenios*, loin des villes.

Les pratiques de cultes et des musiques qui les accompagnent ont subsisté notamment grâce à leur aspect rural et au rôle fondamental du *monte*, mais également grâce à l'aspect familial des cultes, et au rôle crucial des femmes prêtresses, ce qui est une marque d'ancienneté dans les traditions.

La tradition *egbado* du *santo parado*, système religieux héréditaire, constitue également une marque d'ancienneté. Celui-ci s'est maintenu malgré la prédominance de la tradition *oyó* de *santería* venue de La Havane, avec sa *coronación de santo*. Ce phénomène de pratique religieuse rurale et familiale semble, en *Occidente*, particulièrement marqué dans la province de Matanzas. Dans celle de la Havane, voisine, où au XIX^e siècle une autre grande partie des esclaves étaient pourtant concentrée, le phénomène semble beaucoup moins évident. Peut-être était-ce parce que les plantations étaient moins éloignées de la ville et le réseau routier mieux organisé et plus ancien. En tout cas, les pratiques religieuses afro-cubaines havanaises, leurs musiques et jusqu'à leurs instruments de rituels semblent être nés, et étaient regroupés dans et autour de la capitale.

On peut expliquer par plusieurs facteurs sociologiques la concentration dans les zones rurales des traditions afro-cubaines de la province de Matanzas:

- une forte population rurale située non dans les petites agglomérations, mais autour, dans des centaines de plantations contenant à elles toutes des milliers d'esclaves de nations différentes. Certaines de ces plantations deviendront des villages. C'est le cas à Álava, qui deviendra le village México.

- le fait que la majorité de l'immigration africaine eut lieu dans moins de la moitié du territoire de l'île et principalement les zones centre et ouest;

- le processus majeur du développement industriel de l'agriculture au milieu XIX^e siècle ainsi que la forte croissance démographique de la population créole ;

C'est pour ces raisons que nous avons aujourd'hui cinq styles d'*arará* distincts dans la province, mais regroupés sur un périmètre assez restreint ;

De nombreux facteurs ont encouragé ces hommes et femmes descendants d'esclaves à se raccrocher aux traditions dont ils étaient les héritiers : l'exploitation esclavagiste puis économique entre 1830 et 1960, la politique raciste des Etats-Unis dans les années 1920 à 1940, puis l'embargo à partir de 1962, la discrimination sociale présente de tous temps, les obstacles à l'accès à une instruction moderne avant 1959.

À partir de 1960, les représentations artistiques plus authentiques qu'auparavant des genres traditionnels se sont généralisées, pour plusieurs raisons: une politique culturelle du régime castriste désireuse d'englober toutes les cultures cubaines et d'abolir les racismes, un enseignement artistique de grande qualité, la création d'ensembles folkloriques, l'officialisation de groupes de musique amateurs pouvant acquérir un statut professionnel. Les pratiques religieuses afro-cubaines se sont également renforcées pendant le *período especial* des années 90, avec d'une part l'importance grandissante de cultes comme la *santería* et le *palo monte*, et de l'autre l'arrivée d'étrangers montrant un intérêt significatif pour ces manifestations, et leur accès à ces cultes et pratiques musicales. Ce sont souvent ces étrangers, d'ailleurs, qui, via l'utilisation d'internet, des outils numériques et des moyens de communication du XXI^e siècle, vont permettre une exposition plus importante des traditions afro-cubaines au monde entier. La diaspora cubaine aux États-Unis, au Mexique, au Venezuela mais également en Europe vont également permettre d'élargir le public exposé à ses pratiques. La province de Matanzas constitue aujourd'hui l'un des points de référence pour l'authenticité de ses musiques afro-cubaines, et les Américains s'y intéressent particulièrement.

Ce véritable trésor de connaissances semble pourtant fragile. La diffusion internationale, l'enseignement et la pratique de la danse pourraient être essentiels à la survie de ces traditions qui sensibilisent chaque jour plus d'individus, dans le Monde entier.

Bibliographie

- Andreu Alonso, Guillermo : *Los Arará en Cuba - Florentina, Princesa Dahomeyana*, 1992.
- Basso Ortiz, Alesandra : *Los Gangá Longobá: El Nacimiento de los Dioses*, 2001.
- Betancourt, Lino, M. Teresa Linares et Argeliers León : Livrets des disques de la série *Antología Egrem de la Música Afro-cubana*, 1976-1988.
- Cabrera, Lydia : *El Monte*, 1983.
- CIDMUC : *Atlas de los Instrumentos de la Música folclórico-popular de Cuba*, 1996.
- Hernández, Odlanyer : *Esclavos y Cimarrones en Cuba, Arqueología histórica en la Cueva El Grillete*, 2013.
- Martínez Furé, Rogelio : *Diálogos Imaginarios*, 1976 et 1997.
- Mason, John : *Orin Orisa*, 1992.
- Miller, Ivor : *Cuban Abakua Ceremonial Music*, LAMECA (La Médiathèque Caraïbe).
- Moreno Fragnals, Manuel : *El Ingenio*, 1978.
- Ortiz, Fernando : *La Africanía de la Música Folklórica de Cuba*,.
- Rodríguez Reyes, Andrés M. : *Elementos Tangibles en la Práctica de la Variante Cruzada del Espiritismo en la Ciudad de Matanzas*, 2010.
- San Marfil Orbis, Eduardo : *Población y Poblamiento en la Provincia de Matanzas: sus relaciones con la agro-industria azucarera. Siglos XV-XXI*, 2007.
- Vinuesa, María Elena : *Presencia Arará en la Música Folklórica de Matanzas*, 1986.
- Warden, Nolan : *Afro-cuban Traditionnal Music and Transculturation – The Emergence of Cajón pa' los Muertos*, thèse universitaire, TUFTS University 2006, USA.

Sites internet consultés

- Chaîne *youtube AfroKuba* de l'ethnomusicologue cubain Miguel Ángel García Velasco, documentaires :
 - Ararás*
 - El Niño de Cañamazo*
 - Agramonte*
- www.ecured.cu/lyesá
- Afrocubaweb*, article sur le rituel *abakuá* d'Ivor Miller.
- www.ritmacuba.com
- BBC news/Latin America: www.bbc.com/news/world-latin-america-25876023
- Questions of Memory and History in Cuba and Sierra Leone* by Emma Christopher.
- Documentaire *Álava - Laroye Ntente Nú*.